

Nº 224
28 AVRIL 1938

regards

PARAIT LE JEUDI

UNE JEUNE PAYSANNE DE SICILE

Rev 772

A. H. N.
S. GUERRA CIVIL

1 fr. 50
1. 75 BELGES
0. 35 SUISSE
24 pages



ITALIE, mon pays...

On m'a parlé là-bas
de l'ANSCHLUSS, de l'ESPAGNE et de la FRANCE

par A. MORRENO

NOUS SOMMES POURSUIVIS

DONC, il paraît que nous sommes poursuivis. Des milliers de pauvres travailleurs haïtiens ayant été massacrés avec leurs familles sur le territoire de la République de Saint-Domingue, nous avons eu, lorsque le massacre fut connu à Paris, l'outrecuidance de penser que cela valait sans doute la peine qu'on en parlât en France.

Le public français est sensible, que voulez-vous on ne se refait pas. Lorsque des innocents sont assassinés par centaines, il ne juge pas que c'est là une bagatelle, et il aime savoir. Savoir le pourquoi de tout crime, de toute injustice. Nous, nous sommes là pour le renseigner. Aucune cause humaine ne doit nous être étrangère, même lorsqu'elle se joue en saint Domingue, en un pays dont on ne parle pas souvent, et qui n'occupe pas sur la scène du monde une place de premier plan.

Voilà pourquoi « Regards » publiait le 18 novembre, sur les massacres de Saint-Domingue, un article fort documenté d'un homme particulièrement qualifié pour en parler puisqu'il est le frère de race des victimes, nous voulons parler de notre ami l'écrivain haïtien Jacques Roumain. Nos lecteurs ont pris connaissance de ce bel article, tout frémissant d'une indignation qui ne nuisait en rien à la précision de l'information. Nous ajouterons, pour ceux qui seraient tentés de prêter à « Regards » de perfides desseins contre le gouvernement de Saint-Domingue, que ni nous ni Jacques Roumain n'inventâmes la chose dans le but de nuire à ce gouvernement. Non, les faits existent. Ces milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, ils furent réellement assassinés. Toute la presse en a parlé à l'époque, il suffit de consulter les collections des journaux de novembre 1937.

L'article a donc paru le 18 novembre. Le 19 novembre, un honorable diplomate qui représente paraît-il à Paris le gouvernement de Saint-Domingue, adressa au Quai d'Orsay une demande de poursuites contre Jacques Roumain et contre notre journal. Cet honorable diplomate, — qui est si nous ne nous trompons pas le très proche parent de M. Rafael Leonidas Trujillo y Molina, dictateur de Saint-Domingue, dont il porte d'ailleurs le nom — estime intolérable, lorsque des milliers d'hom-

mes sont tués en Saint-Domingue, que cela se dise à Paris, et qu'un journal français se permette de raconter comment cela s'est passé. Après tout, c'est une conception qui, d'un point de vue totalitaire, se défend.

Donc, le 19 novembre, demande de poursuites. Jusqu'ici, rien de grave. Soudain, il y a quelques jours, notre ami, Jacques Roumain, puis le gérant de notre journal se voient inculpés pour « outrages à un chef d'état étranger » en vertu du décret-loi Laval du 30 octobre 1935. Après plusieurs mois, la justice française s'avise brusquement que la révélation des faits en question constitue une « injure » intolérable à l'adresse de M. le dictateur de Saint-Domingue, et que nous tombons sous le coup d'un décret, qui, à notre connaissance, N'A ENCORE JAMAIS ETE APPLIQUE A UN JOURNAL FRANÇAIS.

Certes, il ne manque pas de dictateurs de par le vaste monde, mais puisqu'il fallait que quelqu'un inaugurat le décret de M. Laval, nous aurions mauvaise grâce à ne pas témoigner notre reconnaissance à M. Rafael Leonidas Trujillo y Molina de nous permettre d'arriver bon premiers. Si, si, c'est nous qui sommes les obligés, car il est certain que si ces poursuites manquaient à notre gloire, rien ne manquerait à celle de M. Leonidas Trujillo, qui n'a jamais démerité de son glorieux prénom.

Nous devons avouer que, lorsque les poursuites nous furent notifiées, nous avons éprouvé un certain étonnement. Mais à la réflexion, nous avons fini par comprendre les raisons qui déterminent notre gouvernement à ces poursuites tardives. Il n'est pas douteux qu'il a dû se trouver engagé dans un cornélien débat. Il y avait d'un côté certaines traditions de liberté de la presse, qui font que dans notre pays les journaux ont eu jusqu'à présent le droit de dire la vérité, même si cette vérité peut déplaire à quelques-uns, à certains dictateurs par exemple. Il y avait aussi l'opinion publique, qui a une certaine notion de la justice.

Mais il y avait d'un autre côté l'intérêt national (nous ne disons pas « la raison d'Etat »), qui exigeait que l'on fit tout le possible pour calmer le courroux de

M. Leonidas Trujillo. Car qui sait comment les choses pouvaient tourner. Et si c'était la France tout entière que ce chef d'Etat allait rendre responsable de nos propos incensurés: un ultimatum de nos jours est si vite arrivé. Nos Antilles françaises, notre Guyane même ne sont pas si loin de Saint-Domingue. Allait-on risquer de perdre un peu de la France d'Outremer pour le plaisir futile que peut éprouver un journal à dire la vérité sur le massacre de quelques milliers de pauvres bougres? Notre confrère André Guérin fut assommé un jour à coup de canne par un militaire vénézuélien pour moins que cela!

Il est certain que nos gouvernants ont dû longuement peser et repeser le pour et le contre. Enfin, au bout de cinq mois de doute et de douloureux débats de conscience, c'est décidément l'intérêt national qui l'emporte. On connaît la suite...

Quant à nous, qui n'avons pas les lourdes responsabilités du pouvoir, nous ne voyons aucune raison de ne pas persister dans notre point de vue. Aussi qu'on n'attende pas de nous une rectification benigne, disant que nous nous étions trompés, et que ces milliers d'Haïtiens ne sont pas si morts que cela.

Parlons sérieusement. Aujourd'hui 28 avril 1938, la direction et la rédaction de « Regards » affirment bien haut leur solidarité complète avec Jacques Roumain. Elles se solidarisent entièrement avec son article du 18 novembre 1937, intitulé « La tragédie haïtienne », et avec les termes de cet article.

Nous protestons contre une inculpation rigoureusement immotivée, et ne doutons pas que toute la presse libre de ce pays tiendra à joindre sa protestation à la nôtre. Nous avons aussi quelques raisons de croire que l'opinion publique ne tolérera pas qu'il soit désormais interdit en France d'appeler un chat un chat et M. Trujillo un dictateur.

Nous tenons également à ajouter que la Justice serait peut-être mieux inspirée en s'occupant un peu moins de nous et un peu plus des Cagoullards, terroristes et assassins de Français.

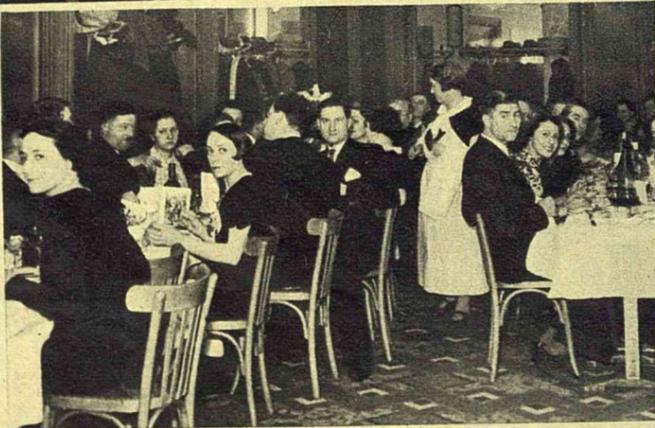
« REGARDS ».



Samedi dernier, 56 camions de vivres sont partis pour l'Espagne Républicaine, salués par une nombreuse assistance. Ce convoi de 56 camions avait été préparé par de nombreuses organisations, au premier rang desquelles nous pouvons citer : « Le Secours Populaire de France », « le Parti Communiste », « Paix et Liberté », etc., etc... les Républicains espagnols luttent héroïquement pour notre liberté, il importe de tirer de cette manifestation tout l'enseignement qu'elle contient. Plus qu'une profession de foi, elle montre le fraternel attachement unissant les classes laborieuses de France à la République espagnole.



Les demi-finales du Championnat de France de rugby à 15 opposent Paris l'équipe de Biarritz à celle de Clermont - Ferrand, et à Biarritz l'U.S.A. Perpignan à l'équipe de Montferrand. A Paris, les Biarrots battent les Montferrandais par 3 à 0, et Biarritz, l'U.S.A. Perpignan l'emporte par 8 à 3. Perpignan et Biarritz joueront donc la finale. Notre photo montre une phase de la partie s'est déroulée à Paris, au Parc des Princes.



Le samedi 23 avril, l'amicale populaire « Loisirs », des Galeries Lafayette, organisait, au restaurant Couderc, une soirée amicale, à laquelle notre journal avait été fraternellement invité. Après un repas des mieux servis, un bal très animé se prolongea tard dans la nuit. A la fin du repas, notre camarade René Heiss (à gauche) prononça un émouvant appel en faveur de l'Espagne Républicaine. Ce fut une chaude soirée, empreinte de la plus franche camaraderie, qui montre bien toute la vitalité de cette amicale populaire.



Le 30^e Paris-Bruxelles cycliste s'est disputé dimanche dernier. 110 coureurs prirent le départ. Après une course extrêmement fatigante, ce fut le Belge Marcel Kindt qui triompha, devant ses compatriotes, Romain Maës et Louyet. Notre photo montre le vainqueur.

MONDE



A droite: le capitaine Codreanu, führer de la « Garde de Fer », agent de Hitler en Roumanie, qui a été arrêté ainsi que des centaines de membres de son organisation, à la suite d'un complot. Les « cagoulards » roumains projetaient de marcher sur Bucarest, déposer le roi et conclure une alliance avec Hitler contre l'U.R.S.S.

A gauche: les sauveteurs et les rescapés de la fosse Renard, aux mines d'Anzin, à Denain, après la catastrophe qui coûta la vie à 4 mineurs. Cette catastrophe, due à l'insuffisance des mesures de sécurité, a provoqué dans le bassin d'Anzin une vive indignation.



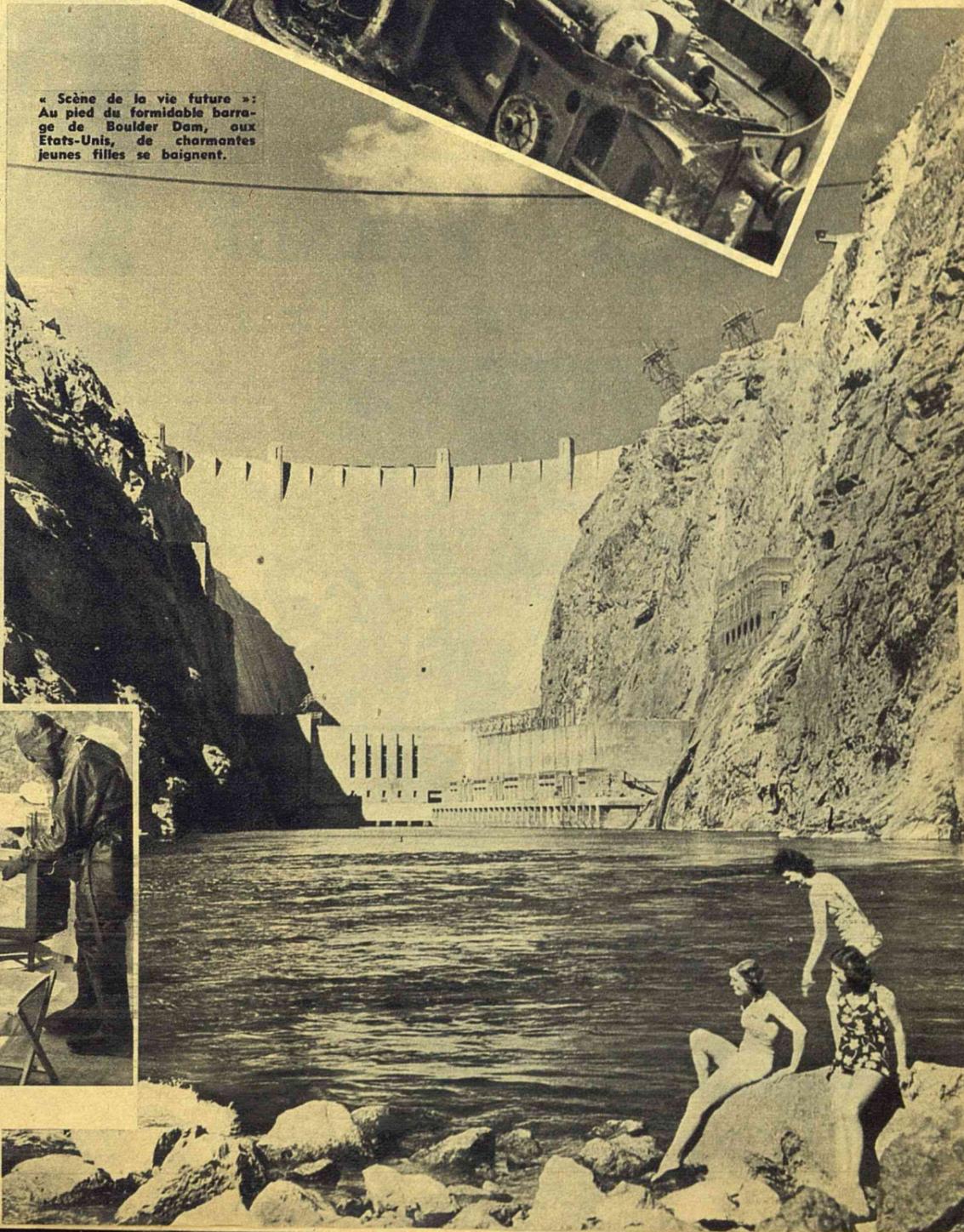
Les ouvriers des usines Gnome et Rhône, à Gennevilliers, attendant de reprendre le travail devant leur usine, cependant que la discussion a repris entre délégués ouvriers et patronaux sur la convention collective dans la métallurgie.



Une vue de la catastrophe de l'express Alger-Oran, qui causa la mort de six personnes, et qui est due à un acte de sabotage.



« Scène de la vie future » : Au pied du formidable barrage de Boulder Dam, aux Etats-Unis, de charmantes jeunes filles se baignent.



Ci-dessus: un parfumeur américain a mis à la disposition de ses clientes une gamme de pochoirs dont le dessin est approprié à la forme de leurs lèvres.

A droite: Dans une crèche parisienne des bébés ont été enfermés dans une caisse hermétique munie d'un appareil de filtrage. Il s'agit d'essais d'un nouvel appareil pour la protection contre la guerre des gaz, l'épouvantable guerre totale qui n'épargne pas les berceaux.



les choses
entière
nos pro-
est si vite
même ne
on risquer
ur le plai-
la vérité
s bougres?
un jour à
our moins

onguement
u bout de
conscien-
porte. On

responsa-
son de ne
u'on n'ai-
disant que
d'Haitiens

938, la di-
ment bien
Roumain.
iclé du 18
enne », et

igoureuse-
la presse
on à la nô-
croire que
désormais
et M. Tru-

stice serait
a moins de
etes et as-
RDS ».

u Champion
à 15 opposi-
Biarritz à cel-
l, et à Biar-
à l'équipe de
s Biarrots batt-
par 3 à 0, et
erpignan l'em-
pignan et Biar-
finale. Notre
de la partie
Paris, au Parc
ces.



elles cycliste
anche dernier.
at le départ.
extrêmement
Belge Marcel
a, devant ses
in Maës et
to montre le
r.

La FOIRE

FONDÉE au moyen âge par des moines sous le nom de « Foire au lard », l'actuelle « Foire du Trône » a gardé de ses origines le cochon symbolique, aujourd'hui de pain d'épice fleuri et autographié de sucre coloré.

Nous eûmes encore il y a quelques années — les manèges ayant pris le pas sur les étals à cochonnailles — les manèges de cochons roses. En 1938, le roadster électrifié, démocratique et dispensateur d'émotion fortes, la chenille et ses ventilateurs libertins, le star et son looping pour apprentis aviateurs et tant d'autres inventions machiavéliques, promptes à

du TRO



Il ne suffit pas ici de savoir dresser un chapiteau, panser des chevaux ou assurer le graissage d'un manège. Il faut aussi, pour vivre, faire le pitre...



Malgré leur misère, ce vieux forain et cette enfant disposent, eux aussi, du plaisir...

où retentit la "PARADE"

PHOTOS CHIM et CARTIER



La benjamine du cirque Fanny a hérité des traditions ancestrales et fortes en couleurs de la parade.

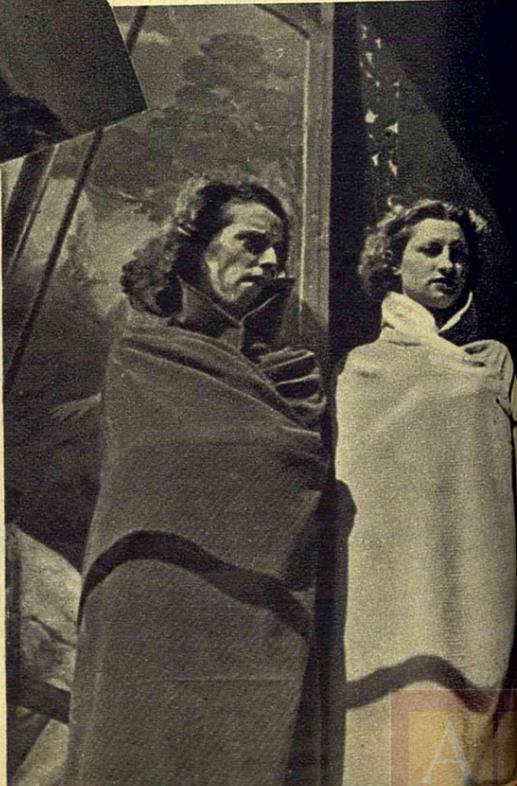


CI-DESSUS, à gauche: Un disciple de Maurice Chevalier et sa partenaire, à la foire? Non! Les enfants de la femme-crocodile, tout simplement. A droite: Avant-goût du phénomène exposé à l'intérieur, le nain, éternel sujet d'étonnement des foules.

A droite: Sous son aspect un peu tragique, la parade des « Reines de Sex-appeal » révèle, pour une fois, une certaine beauté.

vous décrocher les entrailles, sont réunies à la « Foire du Trône ».

En elle survit encore cependant et — semble-t-il — plus florissante que jamais, la grande tradition de Tabarin, le seul bateleur de place publique, grossier, mais utile et génial précurseur de Molière qui soit entré dans l'histoire.



les moi-
oïre au
oïre du
origines
aujour-
leuri et

ques an-
le pas
s manè-
roadster
ensateur
venti-
looping
d'autres
aptes à

Tout au long du Cours de Vincennes, en effet, retentit et resplendit « la parade ».

Avec ses flon-flons, ses protagonistes naïvement costumés, brailards et candides menteurs, elle attire tout un peuple amusé au seuil des cirques ancestraux, des baraques à phénomènes, et des roulettes à sybilles.

Pour ceux qu'un boniment tonitruant — par la grâce des haut-parleurs — ne parvient pas à convaincre, des cabrioles, une polka piquée à grands renforts de cuivres feront l'appoint de la tentation. Mieux encore, une baguette autoritaire leur désignera ces images fantastiques

ROME

soulignées de textes hyperboliques où l'on considère avec une curiosité mêlée de scepticisme « la femme-crocodile capturée en 1785, sur les bords du Missouri et loujours vivante ! » — « Le rat géant qui dévora deux pompiers allemands au cours de l'incendie du gazomètre de Stuttgart et auquel les plus grandes sommités scientifiques mondiales attribuent l'âge de trois cents ans » — « L'homme-lion produit des amours mystérieuses d'un sorcier hindou et d'une femme-panthère » — « Les géantes Greta et Hilda, pour lesquelles on fit surélever l'Arc-de-Triomphe de Philippeville », etc., etc...

Enfin voici les grandes voluptés à la portée des plus petites bourses. Huit femmes masquées et drapées dans des châles vaguement espagnols promettent les « danses lascives de l'Extrême-Orient » ou quelque aperçu sur les « mœurs secrètes des stars d'Hollywood ».

Et chacun s'empresse de monter à l'assaut de la grosse caissière costumée en cow-boy, partagé entre l'ardent désir d'être mystifié et l'obscur espoir de découvrir derrière quelques mètres de toile, un monde inconnu.

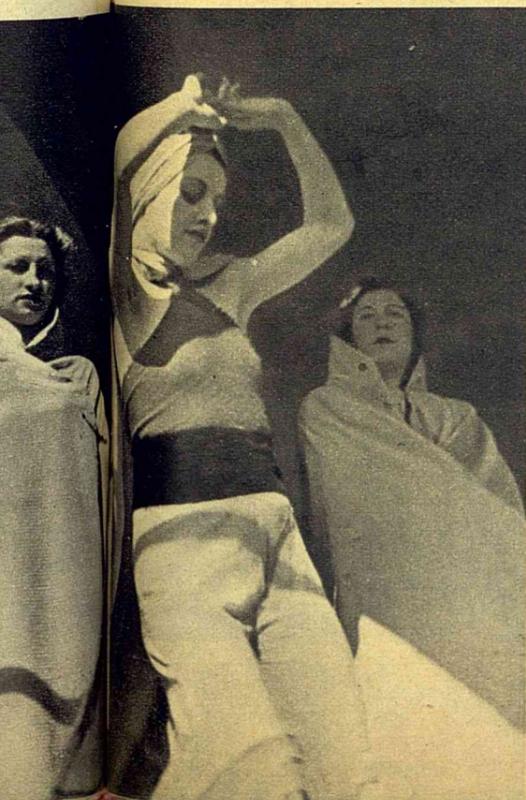
Pendant ce temps, à quelques pas de là, une famille entière multiplie, du bébé au grand-père, les acrobaties sur un vieux tapis posé à même le pavé, tandis que grand-mère bat du tambour et que l'aînée des filles, un poupon sur le bras, fait la quête...

Yves-BONNAT.

ur misère,
forain et
fant dis-
eux aussi,
laisir...

sont réu-

ant et —
que ja-
barin, le
grossier,
r de Mo-
ire.



En ITALIE



Peut-on imaginer éducation plus abominable de la jeunesse. Enrégimentés, les batifas défilent comme de vrais soldats derrière leurs cliques.

Bourgeois, militaires, intellectuels, ouvriers, paysans m'ont parlé...

par Antonio MORRENO

J'AVAIS quitté l'Italie il y a six ans, pour me fixer en France, où les affaires m'ont retenu. Je n'étais jamais rentré dans mon pays, même pendant les vacances. J'avais l'impression d'y trouver la solitude, l'indifférence et même de l'hostilité; mes anciens amis s'étaient ralliés au fascisme; beaucoup d'entre eux sont devenus riches. Ils m'en veulent d'avoir préféré le travail dans un pays libre, au travail dans ma patrie esclave. Peu à peu, je m'étais fait une idée un peu simpliste de l'état d'âme des Italiens et je commençais moi aussi à croire que toute l'Italie était vraiment rangée derrière le Duce, en un bloc monolithique et fasciste 100 %.

Mais, cette année, je reçus la lettre d'un de mes anciens amis, une lettre triste, pleine de peur et d'anxiété cachée. J'eus tout à coup l'impression de découvrir le visage inconnu de mon pays, le visage plein d'ombres et de lumières d'un peuple qui prend de plus en plus conscience de son destin tragique et de la sinistre duperie dans laquelle il s'est engagé. Je vais laisser parler les faits eux-mêmes, les témoignages émouvants recueillis au hasard au cours de ma randonnée dans les villes et les campagnes italiennes, pendant les deux semaines qui ont suivi la proclamation de l'Anschluss.

VIEUX MILITAIRES ET BOURGEOIS DEVANT L'ANSCHLUSS

A Milan, à Rome, où j'ai des cousins et des amis appartenant à la classe des riches bourgeois et des industriels, j'ai retrouvé, apparemment, l'atmosphère du passé : on s'amuse, on fait du ski, on danse, on se marie, en souriant... Mais ce rire léger est devenu plus inquiet, presque fiévreux. On sent que ces gens vivent au jour le jour. Les classes possédantes sont envahies par une sorte de fatalisme à demi conscient du danger, bien qu'elles ne soient pas capables d'apercevoir d'où il pourra surgir... Elles sont mécontentes, mais elles craignent les changements.

Je dînai à Rome avec une amie qui, à la suite de son mariage avec un personnage politique assez en vue, est maintenant une des dames les plus « chic » de la société romaine. Elle afficha un dédain léger, une ironie amusée pour mes idées de gauche.

— Le Front Populaire? Allons! Allons! tous les « patriotes » français que j'ai vus à Rome cette année me déconseillèrent d'aller à Paris voir l'Expo, car, là-bas, disaient-ils, il y avait la pagaille, l'anarchie, le communisme! Mais, ajouta-t-elle avec humeur, de quoi vous plaignez-vous donc? Mussolini a vidé les caisses des riches, avec son impôt forcé du 10 % sur les capitaux et les biens immobiliers! Maintenant, personne ne veut plus placer de l'argent dans l'industrie. Le comte T... achète de la terre. Celle-là, on ne nous la volera pas, dit-il.



On ne peut pas s'occuper à la fois, et de l'éducation militaire de l'enfance, et de son bien être matériel. Voici deux misérables enfants napolitains dévorant un plat de macaroni.



Un intérieur de paysans italiens. Les parades militaires, les grands discours bellicistes du Duce semblent ignorer la pauvreté régnant dans le peuple.

Inutile, naturellement, d'expliquer à cette dame charmante qu'une véritable nationalisation profite à toute la nation, la « nationalisation » fasciste à un petit groupe monopolisateur de gros industriels, les véritables maîtres de l'économie nationale : Agnelli, Ansaldo, etc. Dès que j'essayais de lui expliquer quelque chose, un petit pli obstiné se creuse sur le front de la jeune femme; tous les autres convives me regardèrent avec des yeux vides, fuyants. On dirait qu'ils se détournent de la réalité qui leur fait peur. Au fond de leur esprit borné, il y a une hantise : la révolution, qui rôde autour d'eux. Si elle éclate, tout est fini. Et voilà pourquoi ils préfèrent n'importe quel sacrifice à Mussolini et la ruine économique et morale du pays à la perte du pouvoir. C'est là le secret de leur lâcheté devant le Duce, qui est leur valet, mais en même temps leur usurier. Le « danger » prend des formes vagues, immenses; c'est le « communisme, la démocratie judéo-maçonnique, le parlementarisme pourri, les masses assoiffées de sang, le fléau bolchévique, l'or de Moscou, la ruine de la culture latine, etc. » On trouve chez les bourgeois italiens une crédulité résignée à ces bobards que la presse déverse chaque jour dans leurs oreilles complaisantes, une ignorance absolue de la réalité contemporaine, des préjugés enfantins, une capacité de croire aux mensonges les plus effrontés sur l'U.R.S.S., la France, l'Espagne « rouge », pourvu que ces mensonges flattent leurs désirs et bercent leur angoisse. Ils sont convaincus que le monde existe seulement en fonction de leur précieuse personne !

J'ai abordé le sujet brûlant de l'Anschluss. — Evidemment, dit mon amie, personne n'est enchanté de l'axe Rome-Berlin. On déteste les Allemands, chez nous. Mais que faire, si la France et l'Angleterre ne veulent pas de nous ?

— Et si Mussolini entraînant notre pays dans une guerre contre la France ? lui demandai-je.

— Ah ! non, cela n'est pas possible ! s'écria un vieux général en retraite. On s'est battu en 1914 contre les boches ! Et maintenant, les avoir encore à notre frontière, voilà ce qui est bien triste, pour nous, vieux militaires ! Ce sont nos ennemis : ils nous imposent leur pas de foie, qu'on fait appeler « pas romain » ! On veut forcer même l'armée à marcher au pas prussien ! Ce n'est pas Rome, ça, c'est du Bismarck tout pur. Et, sortant de son portefeuille un article soigneusement découpé, il ajouta, avec une émotion soudaine qui fit frémir ses moustaches pointues :

— Mais, enfin, comment oublier que Mussolini lui-même écrivait ceci, en 1934 ? Et il lut ce passage, tiré du *Corriere della Sera* (26 juillet 1934) :

« Il ne sera certainement pas dit, après les preuves nombreuses que les nazis nous ont données de leur barbarie, que nous pourrions tolérer que ces gens s'emparent de l'Autriche. Cela nous est défendu par la prudence politique et par l'honneur. La cause pour laquelle est mort notre grand ami Dolfuss est pour nous de plus en plus sacrée. Son sacrifice même nous montre combien il était et combien il est nécessaire de tenir très loin du pouvoir — dans un pays dont les frontières touchent les frontières italiennes — ces éléments troubles qui n'ont aucune répugnance pour un coup de main violent et qui pensent que supprimer des hommes est un bon système pour écraser les résistances idéales qu'ils ne peuvent pas abattre par des moyens normaux. »

Un jeune homme, à la boutonnière fleurie de la cocarde fasciste, ajouta :

— J'étais à la montagne faire du ski quand la radio du refuge, dans les Alpes, annonça l'entrée des troupes allemandes en Autriche... Je fis mes bagages et je rentrai immédiatement chez moi... J'étais sûr de trouver l'ordre de mobilisation générale à la maison. Tous mes copains pensaient la même chose. Nous, avons été déçus. Mussolini nous a trahis ou il s'est laissé rouler par ce salaud de Hitler. Alors, il n'est plus ce Chef qui nous inspirait une confiance aveugle. Mais, quand même, le Trentin, il ne l'aura pas, Hitler ! Qu'il avale la Tchecoslovaquie, la Russie, que sais-je ? Mais le Trentin, c'est à nous ! Quant à une guerre contre la France,

ajouta-t-il en se tournant vers le vieux général, ne vous en déplaît, on la ferait bien volontiers, nous, les jeunes... Nous n'avons aucune raison d'être sensibles aux souvenirs de 1914-18, car nous étions encore dans les langes, à cette époque-là... La France nous a volé la Tunisie, habitée pourtant par des Italiens; elle tient la Corse, Nice... En Espagne, on fait la répétition générale de la prochaine guerre qui donnera à l'Italie un empire colonial dans la Méditerranée. Tunisie, Algérie, Maroc... Pourquoi pas ?

Il se tourna vers moi, en riant : — Dis à tes copains français que nous viendrons bientôt coloniser leur pays; à chacun son tour ! Ils sont bien venus en Italie, avec leur Napoléon !

Et son rire fanfaron retentit, sinistre, dans le silence glacial.

LES SILENCIEUX : LES INTELLECTUELS, LES OUVRIERS

Mais l'Italie ce n'est pas seulement cette bourgeoisie, heureusement ! Chez les petits bourgeois miséreux, chez les jeunes et les vieux intellectuels qui ne se sont pas ralliés au mouvement fasciste qui a embrigadé même l'intelligence, on trouve une conscience assez claire de la situation internationale. Dans ces classes, la conscience et la douleur du pays commencent à se faire jour. Là on se rend compte de la valeur du Front Populaire, de la lutte espagnole. On est à l'affût de toute nouvelle venant de l'étranger, de ce merveilleux « là-bas » qui est l'Europe libre, la France, l'Espagne. On recherche les livres même les plus anodins, que la police pourchasse comme révolutionnaires, et que des libraires « courageux » osent faire venir. Dès que le libraire les a reçus, il avertit ses clients les plus fidèles, qui les achètent immédiatement et les font circuler de main en main, en cachette. La police et la censure s'aperçoivent toujours trop tard du danger. Quand on interdit l'ouvrage, tout le monde l'a lu. C'est ainsi que *L'Espoir*, de Malraux, a été lu avec une émotion profonde.

Mais les intellectuels sincères et honnêtes sont désespérés : L'art officiel, protégé par le Fascisme, doit être « autarchique et anti-européen : latin, fasciste, impérial ». Cet ordre a réduit au silence des écrivains autrefois connus et honorés. Ou écrire librement et risquer la prison et le « confino », ou vendre sa conscience au régime ! Même la défense de l'art moderne, de l'architecture, de la littérature, de la musique d'avant-garde est un acte d'indépendance spirituelle, c'est-à-dire d'antifascisme ! En face des derniers événements, ces personnes angoissées ont eu un sourire amer :

— Que la guerre arrive ! Ce sera enfin la débâcle des fascismes partout ! Ils s'entre-dévorèrent !

Leur amour pour la France, « dernier rempart de la conscience européenne », est immense. Mais ils sont découragés : « Pourquoi les démocraties ne défendent-elles pas l'Espagne, la liberté ? Pourquoi abdiquent-elles devant les dictateurs ? »

Les ouvriers ont souvent une vision plus claire de la route à parcourir, de l'action à mener. J'ai été voir un métallo, B..., qui travaille maintenant dans la fonderie de..., à... Nous avions grandi ensemble, autrefois, dans notre petit village des Apennins de Parme. Il travaille pour les armements. Les ouvriers sont soumis à une discipline militaire et strictement surveillés. On craint les sabotages, car tout le monde sait que ces armements vont en Espagne ravitailler Franco. Les ouvriers tâchent de faire sentir leur volonté, à travers les syndicats fascistes, en réclamant l'application stricte des lois figurant dans la « *Carta del Lavoro* » (*Charte du travail*), dont le fascisme est si fier. Mais presque toujours les réclamations que les ouvriers font aux chefs des syndicats demeurent lettre morte. Les patrons font semblant de s'incliner devant la volonté et les décisions des arbitres. Mais le jour suivant, ils forcent les ouvriers à accepter de dures conditions d'embauchage, en les menaçant de renvoi immédiat ! Souvent, les chefs des syndicats trouvent que cette volonté ouvrière d'obtenir l'application la plus stricte de la loi est un geste « subversif ». Les ouvriers sont alors me-

nacés de sanctions sévères. Pendant les jours qui suivent l'Anschluss, la surveillance redoubla à l'usine de mon ami B... On voulait surprendre les commentaires des ouvriers. On traque et on jette en prison ceux qui font des quêtes pour l'Espagne et pour les familles des antifascistes emprisonnés, et ceux qui ont une radio.

— Vois-tu, on arrive, de temps en temps, à écouter des bribes des causeries de la C.G.T. française, de Radio-Barcelone, de la radio italienne du parti communiste. Nous savons que l'Espagne, la France, les antifascistes, existent. Et ça nous donne du courage !

— Mais s'il y avait une guerre entre la France et l'Italie, camarade, lui demandai-je, vous marcheriez ?

— Non, non, on organiserait le sabotage. On ne marcherait pas...

Et, après un instant, avec un sourire triste :

— C'est vrai, tu penses à l'Espagne... Beaucoup d'entre nous se laissent entraîner. Ce sont ceux qui crèvent de faim. Mais, dans une guerre contre la France, on organiserait la résistance...

CE QUE PENSENT LES PAYSANS

J'allai aussi à mon village natal, dans les Apennins de l'Italie centrale. C'est un petit patelin accroché aux pentes abruptes de la montagne; on y compte une centaine d'habitants à peine. Les hommes, l'hiver, quittent le village, descendent dans les grandes villes, Milano, Torino, Genova, Ancona, Bologna, etc., y cherchent du travail comme maçons. Les femmes avec les enfants restent au village. Elles doivent labourer la terre, au printemps, toute seules. La presque totalité n'a plus de bœuf pour traîner la charrue. On se le fait prêter par le voisin riche, le seul propriétaire moyen du village. Ces familles de 6, 7 enfants sont misérables et affamées, car elles vivent pendant six mois du maigre salaire gagné par le père, les frères ou le mari, en ville. Souvent c'est aussi la fille aînée qui va chercher du travail, comme bonne à tout faire chez des familles bourgeoises. Ces pauvres filles de 16 à 20 ans gagnent 60 lires par mois : rarement le salaire atteint les 100 lires et elles travaillent du matin au soir !

J'ai trouvé, à mon village, une misère bien plus terrible qu'il y a six ans. Les petits propriétaires regardent leurs maisonnettes s'écrouler; les murailles sentent l'humidité. Mais ils n'ont pas d'argent pour faire des réparations. L'impôt forcé du 10 % sur les biens immobiliers les a ruinés. Les enfants vont encore à la vieille école, à trois kilomètres de N., par un sentier caillouteux plein de boue. La nouvelle école qui devait être construite depuis trois ans est à demi bâtie; on n'a pas d'argent pour l'achever. Le Gouvernement avait promis d'aider la mairie, mais la guerre d'Espagne a fait abandonner tous ces projets.

La « pellagre », maladie qui ronge la peau et qui est la conséquence de la sous-alimentation, a fait sa réapparition. Elle avait disparu depuis trente ans. Elle transforme les enfants en petits squelettes aux yeux caves.

— On espérait que l'Abyssinie nous aurait donné de la terre, gracieusement; on aurait abandonné notre lopin aride, ici, pour aller tous là-bas. Mais maintenant on nous répète qu'il faut attendre au moins 30 ans, et, pour le moment, on augmente les impôts pour payer la guerre, cette maudite guerre d'Espagne !

Voilà la plainte étouffée, que tous mes amis, ces petits propriétaires, ces paysans, ces manœuvres, ces mères de famille, m'ont répétée pendant les quelques jours de mon séjour à N...

Tout le monde m'a dit que, pour la guerre d'Abyssinie, au village, deux jeunes hommes étaient morts. L'Espagne en a déjà tués 12 !

— Pourquoi se battre contre les Espagnols ? murmurent les vieilles mères, les yeux pleins de larmes : — Qu'est-ce qu'ils nous ont fait ? Ce sont des chrétiens comme nous, après tout !

Le soir, à l'« osteria » du village, ou bien dans l'étable chaude et humide, près des vaches, les paysans se pressaient autour de moi; ils voulaient savoir ce qui se passe en France et dans le monde.

Et ce que je leur apprenais sur le Front Populaire français, la lutte espagnole, la Russie soviétique, les espoirs et les angoisses qui nous unissent tous, tissait, dans l'air tiède et lourd, un rêve, réveillant un espoir timide, farouche, mais profond.

J'ai eu l'impression que le sang vivant de mon pays ne coule plus dans les veines des classes élevées, mais dans les artères profondes des couches populaires : intellectuels, paysans, ouvriers, artisans. Là, l'intuition d'une renaissance et la volonté d'une révolution trouvent leurs racines les plus sincères. Là s'enfante, dans le silence, le monde de la liberté.

Antonio MORRENO.

« Vive la Guerre ! » Odeuse expression que l'on voit souvent écrite sur les murs en Italie. Insultes par des membres des organisations fascistes, il serait dangereux de vouloir l'effacer.



EN dévoilant ces procédés de la police privée, je n'ai parlé que d'adultères. Parce que c'est d'adultère et d'affaires de mœurs que les détectives privés ont le plus souvent à connaître. Mais soyez assurés qu'ils apportent la même « conscience » dans toutes les entreprises qu'ils traitent. Un seul principe les guide : gagner le plus possible, fut-ce au détriment de ceux qui ont recours à eux.

Je voudrais maintenant parler des affaires que la police privée traite sous le nom bien commode et bien vague de « Renseignements commerciaux ».

« RENSEIGNEMENTS COMMERCIAUX », cela sous-entend bien des choses. En fait, il s'agit du plus vil espionnage. Espionnage d'un débiteur dont le créancier veut savoir s'il est solvable; espionnage d'un accidenté que la Compagnie d'Assurances soupçonne d'avoir manigancé une catastrophe pour toucher la forte prime — et ici, le détective n'hésitera pas parfois à fabriquer la preuve que l'accidenté est un truqueur —; espionnage de ce fiancé dont la famille de la jeune fille ne veut pas — et alors, s'il est irréprochable, le détective saura bien lui tendre un guet-apens —; « missions spéciales » de toutes sortes...

Sous la dénomination commode « Renseignements commerciaux », la police privée traite encore une série d'affaires qui vont du mouchardage à l'espionnage politique et militaire.

Des agences spécialisées dans ce genre de travail, on en compte plusieurs dans Paris. La plus importante d'entre elles, qui s'abrite sous un nom de poisson d'eau douce, appartient à un Allemand qui fut, pendant la guerre — qui est sans doute encore — du « Nachrichten

EN GUISE DE CONCLUSION

Dans cette mise en accusation de la police privée, il y aurait encore beaucoup à dire, et notamment sur ses rapports avec la police officielle. Il est en effet inadmissible que des inspecteurs de la Sûreté abusent de leurs fonctions au point de donner — ou de vendre — des renseignements sur des faits et des personnes à de soi-disant détectives privés, et sont encore moins excusables certains policiers officiels qui participent en personne aux louches tractations de « détectives » dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ont tout du bandit de haute volée. Que ces procédés soient le fait de quelques inspecteurs, seulement, c'est vrai, mais ne vous semble-t-il pas que ce « seulement » là est encore de trop ? Comme la femme de César, la police ne doit pas, ne peut pas être suspectée.

Il me semble avoir démontré que la police privée, telle qu'on la pratique, même si elle ne s'occupe pas d'espionnage, constitue un scandale intolérable. On peut trouver plusieurs raisons à cet état de choses.

Et d'abord, la malhonnêteté d'une presse qui, professant que l'argent n'a pas d'odeur, publie avec un tranquille cynisme les annonces les moins avouables : réclames de fakirs, d'usuriers, de faiseuses d'anges,

Et les juges admettent cette explication. Ils prétendent que nul expert ne peut évaluer la valeur marchande d'un rapport de police privée. Ils osent affirmer que le papier sur lequel un détective privé écrit en six lignes et sans l'ombre d'une preuve que M. Durand est cocu vaut ses 50.000 ou ses 100.000 francs. Et pourquoi pas un million, je vous prie ?

Mais à vrai dire, ce n'est que rarement, très rarement, que les juges s'occupent des affaires de la police privée. Ils préfèrent enterrer les plaintes qui leur parviennent contre ces messieurs. Pourquoi ? Mon Dieu, sous le prétexte qu'ils auraient trop de travail, qu'il se commet trop d'escroqueries, que les tribunaux sont débordés...

De sorte que, quand un malheureux va se plaindre d'avoir été floué par un détective privé, on lui conseille paternellement de laisser tomber l'affaire, où sinon, de se constituer partie civile. Mais ce dernier

POLICE PRIVEE

Un grand reportage de Louis GÉRIN *

ESPIONNAGES
en
TOUS GENRES

Büro ». Comme il a de bonnes raisons pour vouloir rester dans l'ombre, il a fait mettre la maison au nom de son directeur, un nom à particule, lequel est assisté d'un ancien Inspecteur de la Sûreté. Tous deux sont membres d'une organisation d'extrême-droite connue pour ses sympathies hitlériennes. Ils emploient une douzaine d'inspecteurs et quatre inspectrices, tous également membres de l'organisation fasciste dont je parle. Cette agence est encore en rapports avec quelques personnalités bien introduites dans les milieux diplomatiques et militaires.

Le travail de cette agence est simple : aux industriels qui veulent du personnel « sûr », elle fournit des employés et ouvriers qui lui sont recommandés par cette organisation d'extrême-droite. Les industriels payent ce service par un droit d'embauche fixé à 50 francs par tête. La moitié de ce droit va à l'organisation de droite, et le reste à l'agence. En outre, pour 50 francs par semaine et par tête de personne à surveiller, les industriels, administrations privées, grands magasins, etc..., peuvent obtenir un détective, qui est une détective dans les usines à personnel féminin. Les grosses entreprises ont 3 ou 4 détectives à leur service.

Le travail de ces détectives, on le conçoit sans peine : ils espionnent les travailleurs, desquels ils ne sont naturellement pas connus. Si un patron désire se débarrasser d'un militant ouvrier, le détective organise un guet-apens : par exemple, il simule un vol dont sera accusé le militant dont on veut se débarrasser. Le détective ayant toute latitude de circuler dans l'usine, en profite pour essayer de voler des plans de machines nouvelles, des secrets de fabrication, etc... Il les transmet à l'agence, qui, à son tour, les envoie en Allemagne, qui s'en servira pour équiper ses propres usines et concurrencer ainsi l'industrie française.

Et voilà comment des patrons français, comment une organisation politique qui se dit nationale au premier chef, par haine des ouvriers, sont les agents inconscients — si inconscients que cela ? — des ennemis de la France.

J'ajoute que si cette agence travaille pour l'Allemagne, l'Italie à les siennes. Deux, à ma connaissance : l'une située dans le quartier de la Madeleine, l'autre du côté de la Chapelle.

Il serait curieux de savoir si elles n'ont rien à voir avec le C.S.A.R. ?

d'escrocs à l'offre d'emploi, etc... Il est bien évident que si les journaux refusaient de faire de la publicité pour les « détectives » de moralité douteuse — presque tous — ils trouveraient fort peu de clients, et par suite, commettraient moins de ravages.

Ensuite, il faut bien accuser les lois qui permettent à n'importe quel bandit de s'intituler froidement « Détective privé — Ex-Inspecteur principal », quoique authentiquement condamné de droit commun. Oui, il suffit à n'importe quel forban, n'importe quel évadé du bagne, n'importe quel maître-chanteur de louer un bureau et de se procurer les services de n'importe quel policier véreux chassé de la police pour avoir le droit de se déclarer : « Ex-Inspecteur Principal » et être ainsi en règle avec la loi. On croit rêver. Et pourtant... Que les détectives privés remplissent ces conditions qui n'en sont pas, on ne leur en demande pas plus. S'ils ne se font jamais condamner pour chantage ou escroquerie, ce n'est pas parce qu'ils ne le méritent pas, c'est parce que la loi est impuissante contre eux. Ainsi, vous, client malheureux d'un de ces forbans, vous allez vous plaindre qu'on vous a dépouillé de 50.000 francs au moyen d'un habile chantage et vous croyez naïvement obtenir justice auprès d'un magistrat ? Allons donc. Si un juge convoque votre détective, il lui tendra une feuille de papier couverte de six lignes d'écriture :

— Ce monsieur se plaint que je lui ai extorqué 50.000 francs ? Il ment. Il m'a versé cette somme, mais c'est en rémunération du rapport que voici. Ce rapport vaut 50.000 francs et personne ne pourrait prouver le contraire.

moyen, d'abord, n'est pas possible à beaucoup de gens, car il demande des frais élevés, et ensuite, il n'a presque aucune chance d'aboutir car les détectives privés, comme tous les escrocs, se réfugient dans le maquis de la procédure. Et en voilà pour quelques années. Et même si, par extraordinaire, vous parvenez à faire condamner votre escroc, et qu'il fasse un peu de prison — il s'en f... il en a l'habitude — vous ne toucherez jamais un sou de dommages-intérêts, parce que les détectives privés sont assez malins pour se déclarer insolubles au bon moment.

De tout ce qui précède, que faut-il donc conclure ?

A mon avis, ceci : le mieux, défendre l'exercice d'une police privée se substituant à la police officielle.

Si on ne veut pas de ce moyen radical de supprimer les abus de la police privée, en la supprimant elle-même, il faut réglementer cette profession avec une sévérité d'inquisiteur. Seuls doivent pouvoir être détectives privés des gens d'une compétence professionnelle indiscutable et d'une moralité au-dessus de tout soupçon.

En outre, ils devraient verser un cautionnement important qui garantirait leur solvabilité si un client gagnait contre eux une action en dommages-intérêts.

Quant aux agences de police privée, dont le but est de fournir au patronat des mouchards et des agents provocateurs, et de se livrer sous ce couvert à l'espionnage, elles devraient être proscrites et condamnées avec la dernière rigueur.

FIN

* Voir Regards du 21 avril.

AVANT LE PREMIER MAI

AFFICHE et CONTRE AFFICHE

fantaisie en trois tableaux et plusieurs provocations
par André WURMSER

PREMIER TABLEAU. — La scène représente une place publique. Tréteaux en plein vent. Contre un mur, le portrait flêté du citoyen Pierre Laval, député révolutionnaire d'Aubervilliers, après fortune faite : cravate blanche, mèche sur le nez, sourire en coin. Devant les tréteaux, trois musiciens ridicules : un tambour, une flûte, une grosse caisse. (Rôles tenus par M. Daudet qui raisonne comme un tambour, et M. Bailby, délicieux dans le personnage de la petite flûte; c'est l'éditorialiste du « Temps » qui, grâce à la protection du Comité des Forges, tient la grosse caisse). Musique de foire. Sur les tréteaux, un porte-voix à la main, le bateleur. Dans la rue, militaires, bonnes d'enfants, lampistes, badauds.

Un lampiste. — La déflation nous ruine!
Un facteur rural. — Elle ne ruine pas que nous !
Un instituteur. — Mais d'autres en profitent...
Un cantonnier. — Nous voulons vivre dignement !
Le bateleur. — Messieurs ! Messieurs ! un peu de pudeur, s'il vous plaît... J'en appelle à vous, ouvriers de l'industrie privée ! Est-ce bien à ces fonctionnaires, à ces ronds-de-cuir à ces profiteurs de l'Etat qu'il convient de se plaindre ? Fonctionnaires, silence ! Vous êtes les plus heureux des hommes : vous êtes assurés de conserver votre emploi, alors que mes chers amis et collaborateurs, les ouvriers sont, hélas ! chaque jour menacés de chômage. Vous jouissez d'une retraite, de mille et mille avantages ; je vous le dis, Messieurs, la pudeur devrait vous interdire de vous plaindre — et, sachez-le, les prolétaires...
Un ouvrier métallurgiste. — Je te demande ton avis, hé !
Le bateleur. — Oui, malgré les meneurs, les infortunés ouvriers...
L'ouvrier métallurgiste. — Bonne idée, relève nos salaires, gros malin !
Le bateleur. — ... blâmeront ces budgétivores qui...
Le lampiste, le cantonnier, l'instituteur, l'ouvrier. — Crochet, crochet !

DEUXIEME TABLEAU. — Même décor. Même musique. Mêmes personnages. Au mur, le portrait de Pierre Laval a disparu sous une affiche intitulée : « Travaillons 60 heures pour sauver le pays ! » On distingue parmi les signatures celles du général Niessel, du duc Pozzo di Borgo et de M. Clément Vautel.

L'ouvrier métallurgiste. — Nous défendrons nos salaires et nos droits.
Le bateleur. — Monsieur, Monsieur, un peu de pudeur, s'il vous plaît. J'en appelle à vous, serviteurs de l'Etat ! Est-ce bien à ces métallurgistes, à ces profiteurs, qu'il convient de se plaindre ? Ouvriers cossus, silence ! Vous êtes les plus heureux des hommes : vous touchez des mensualités rondelettes, alors que mes chers amis et collaborateurs, les fonctionnaires, serviteurs zélés de l'intérêt général, voient, hélas ! chaque jour la hausse du coût

de la vie réduire leurs maigres traitements. Vous jouissez de la semaine de quarante heures...
Le facteur rural. — Très juste ! Vive les quarante heures dans les P.T.T. !
L'ouvrier métallurgiste. — Vive les quarante heures dans les P.T.T. !
Le bateleur. — Où en étais-je ?...
Le lampiste. — A proposer les 40 heures dans les P.T.T. !
Le bateleur. — ... Heu... Non... heu. Je vous le dis, Messieurs les métallos, la pudeur devrait vous interdire de vous plaindre, et sachez-le bien, les fonctionnaires...
L'instituteur. — Les fonctionnaires vous ont-ils demandé votre avis, jeune homme ?
Le bateleur. — Non, malgré les meneurs les misérables employés des services publics...
Le cantonnier. — Bonne idée : relève nos traitements gros malin !
Le bateleur. — ... blâmeront les privilégiés qui...
Le facteur rural (au métallos). — Le privilégié, c'est toi, camarade ! (Rires.)
Le bateleur. — ... ces nouveaux riches que...
L'ouvrier, l'instituteur, le cantonnier, le lampiste. — Crochet ! Crochet !

TROISIEME TABLEAU. — Même décor. Les musiciens se sont éclipés. Le bateleur a disparu. Deux badauds lisent l'affiche « Est-ce raisonnable ? »

Premier badaud. — Cet orateur avait tort. Songez pourtant, qu'un métallurgiste gagne plus qu'un sous-lieutenant !
Deuxième badaud. — C'est juste : 30 % de plus (à ce que dit l'affiche, dont tous les chiffres sont inexacts, mais, passons...). Mais savez-vous que le simple soldat étant nourri, logé — et ce qui plus est, rémunéré à raison de quelques sous par jour, ne touche guère en tout plus de... disons 350 francs par mois ? Ce qui fait que le sous-lieutenant gagne 400 % de plus que le simple soldat... Et, d'après les chiffres de cette affiche, 50 % de plus qu'un facteur rural, ce qui me paraît discutable !
Premier badaud. — Comment cela ?
Deuxième badaud. — S'il est quelque chose d'odieux dans cette affiche, ce n'est pas seulement le vœu de ses auteurs d'opposer les uns aux autres des Français tous décidés à vivre dignement, dût-il en coûter quelque chose aux auteurs de l'affiche que voici ; ce n'est pas seulement l'anonymat prudent et honteux qu'ils observent (si j'écrivais, Monsieur, sur cette affiche : « J'appelle tous les bons Français à pendre, guillotiner, fusiller ou étriper les misérables instigateurs de guerre civile qui ont payé cet affichage », qui me poursuivrait, Monsieur, pour appel à l'assassinat ? L'imprimeur ? Il n'est pas en cause. L'agent de publicité ? Je ne lui tiens aucune rigueur. Et il n'est pas d'autre nom propre sur ce méchant papier jaune. Ce n'est pas non plus l'hypocrisie de ce texte — car, enfin, la France ne compte pas seulement des fonctionnaires et des ouvriers métallurgistes : ne serait-il pas instructif de comparer les dividendes et les jetons de présence des administrateurs de l'industrie métallurgique (lesquels exercent un métier qui n'a demandé aucun apprentissage) aux salaires de l'ouvrier qualifié ?

AUX PARISIENS

Dans l'industrie métallurgique parisienne
POUR UNE JOURNÉE DE 8 HEURES

Un balayeur gagne... 61 à 66 frs
Un homme de peine... 65 à 72 frs
Un manoeuvre spécialisé... 76 à 88 frs
Un ouvrier... 90 à 110 frs

Le salaire moyen actuel des ouvriers d'une usine de la région parisienne est de :
10 frs 56 de l'heure, soit 1.816 frs par mois

Comparez avec les salaires de début de certains fonctionnaires, c'est :

10 % de plus qu'un COMMISSAIRE DE POLICE (1.650 frs)
21 % de plus qu'un INSPECTEUR DES FINANCES (1.500 frs)
25 % de plus qu'un INSTITUTEUR (1.450 frs)
30 % de plus qu'un SOUS-LIEUTENANT (1.400 frs)
39 % de plus qu'un COMMISSAIRE D'ORDRE DE MINISTÈRE (1.300 frs)
51 % de plus qu'un CANTONNIER (1.200 frs)
78 % de plus qu'un AUXILIAIRE DE MINISTÈRE (1.020 frs)
90 % de plus qu'un FACTEUR RURAL (950 frs)

Des salaires des ouvriers métallurgistes viennent s'ajouter les allocations familiales, les congés payés, et la part patronale des assurances sociales.

Une minorité de métallurgistes fait débrayer pour une augmentation de salaires

EST-CE RAISONNABLE ?

A LA POPULATION !

Dans l'industrie métallurgique et en 1937,
EN DEPIT DE LA SEMAINE DE 40 HEURES

LA COMPAGNIE D'APPLICATIONS MECANIQUES a gagné net
19.487.016 francs contre 9.032.735 francs en 1936.
LES ETABLISSEMENTS SCHNEIDER ET Cie 20.692.633 fr.
LES ETABLISSEMENTS CITROEN 13.749.661 fr.
contre 12.472.482 fr. de perte en 1936.
GNOME ET RHONE, en 1936, première année
des 40 heures 27.648.000 fr.
contre 17.148.000 fr. en 1935.

Le dividende des actionnaires de Saint-Gobain, Chauny et
Cirey, est passé de :
40 FR. EN 1936 à 60 FR. EN 1937.

Comparez avec les salaires de certains fonctionnaires, le bénéfice de ces quatre seules entreprises représente le paiement annuel de :

4.100 COMMISSAIRES DE POLICE.
4.530 INSTITUTEURS.
4.850 SOUS-LIEUTENANTS.
5.230 COMMIS D'ORDRE DE MINISTÈRE.
5.660 CANTONNIERS.
6.660 AUXILIAIRES DE MINISTÈRE.
7.155 FACTEURS RURAUX.

Aux bénéficiaires de ces entreprises viennent s'ajouter les amortissements, les subventions aux divers C.S.A.R. et les frais d'affichage et d'impression de l'appel intitulé : Aux Parisiens.
UNE MINORITE DE FEODAUX TENTE
D'AMEUTER LA POPULATION
CONTRE UNE AUGMENTATION DE SALAIRES

EST-CE RAISONNABLE ?

Une manifestation monstre 100 heures de défilé

LES GAGNANTS
DERNIERE TRANCHE
DE LA
LOTERIE NATIONALE

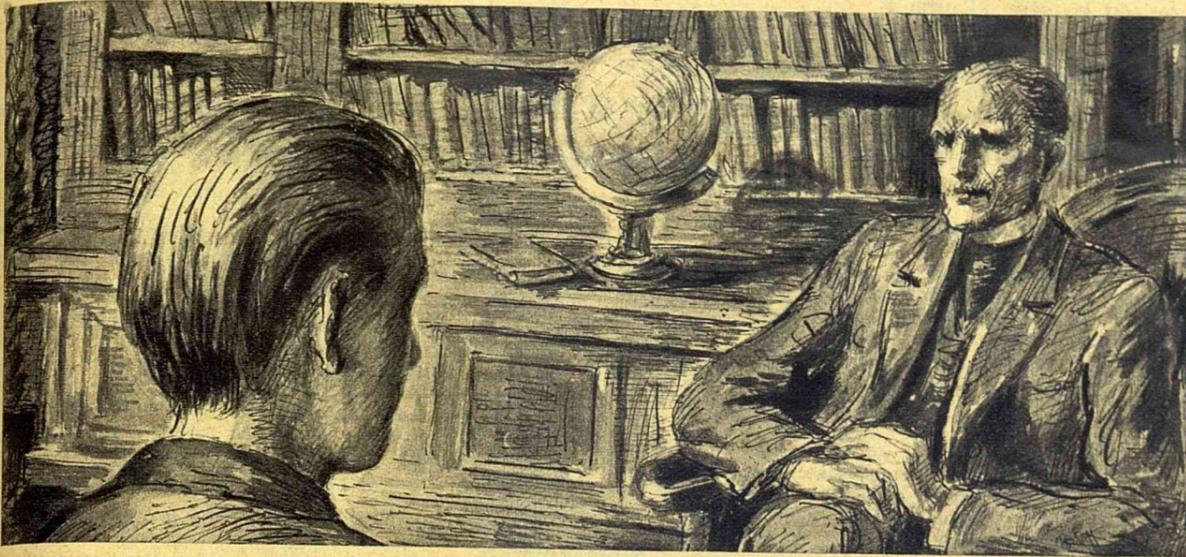
C'est ce qu'on verrait s'il prenait fantaisie aux 2.000.000 gagnants de se diriger tous ensemble vers le Pavillon de Flore, après le tirage d'une seule tranche de la

LOTERIE NATIONALE

Tentez donc votre chance!

Enfance*

UNE ŒUVRE
INÉDITE



de Paul VAILLANT-COUTURIER

— Mais oui...
— T'es pas fou ?
— Pourquoi ?
— Mais, mon vieux, c'était un piège. Faut jamais faire ça ! Les examinateurs donnent des sujets comme ça pour voir ceux qui ne connaissent pas la littérature ou qui sont incapables de faire une explication de texte... Alors, d'avance, ils ont la cote moins.

— Ça, c'est couru...
— Mon pau' vieux, t'as pas de veine... Tu vas être recalé !

Tous s'éloignent avec une satisfaction apitoyée, sauf Rollin, qui doit déjeuner avec Paul... Comme Rollin tâche de mettre du baume sur la plaie que les copains viennent d'ouvrir...

— Tu ne sais pas, Rollin, ce que j'ai fait ? dit Paul.

— Non.
— J'ai terminé ma composition en vers.

— Non ?

— Si.

— Ça, évidemment, c'est plus grave... Tu sais, avec ces Sorbonagres et ces Sorbonambules, c'est bien imprudent. Qu'est-ce qui t'a pris !

On va dans un Bouillon Duval du boul' Mich'. Paul, redescendu de son rêve, se sent effondré. Un gouffre s'est ouvert sous ses pieds. Son œuf à la coque ne passe pas. Le vin qu'il boit ne passe pas... Non plus le macaroni sauce tomate. Rollin ne lui prodigue que des consolations d'enterrement. Le soir, les autres épreuves écrites terminées, il rentre chez lui, sombre, désespéré, incompris.

Le jour de l'oral arrive. Les noms des admissibles sont affichés dans l'antichambre de la Sorbonne. Paul ose à peine aller y voir. Papa l'a accompagné, inquiet de la tristesse et du découragement de son fils depuis l'écrit... Et le professorat ? Rollin sort en courant de la Sorbonne et va au-devant de Paul dans la cour...

— Tu y es ! Tu y es ! Tu es admissible...

Paul se sent brusquement ressuscité... Toute sa confiance en lui lui revient d'un coup...

— Tu vois, dit papa, il ne faut jamais écouter ce que racontent les autres... Tu savais que ton devoir était bien, alors ?

Oral.

Dans l'amphithéâtre on invite les candidats les uns après les autres à venir s'asseoir, pour une conversation confidentielle en face de messieurs d'aspect sévère.

En descendant, à son tour d'appel, vers le fond de ce cirque où il a l'impression d'être livré aux bêtes, Paul regarde son examinateur...

Un long corps, vêtu de noir, un long col droit et sur ce col une longue tête blonde, maigre, infiniment décolorée, avec une bouche douloureuse, surmontée de poils rudes comme du chaume... Et dans cette face, des yeux de lumière, caves.

Une voix douce et sans timbre.

— Asseyez-vous, Monsieur... Hem... Voici. Vous avez fait une composition que j'ai remarquée. D'ailleurs, je puis vous dire que je vous ai donné la meilleure note, de toutes les compositions des deux séries...

Paul sent une émotion qui agit violemment sur toutes ses glandes...

L'examinateur continue :

— Seulement, naturellement, je suis obligé à cause de cela, de vous poser des questions de littérature française qui devront mettre en valeur autre chose que votre imagination et vos qualités de style. Voyons, que savez-vous du roman français au XVIII^e siècle ?

L'examinateur regarde Paul, se penche en arrière et de ses longues mains pâles manie un long crayon qui brille...

— Il faut remonter pour cela au moment des Précieuses, dit Paul. C'est ainsi qu'avec Artamène ou le Grand Cyrus de Mlle de Scudéry...

VIII

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

La rue d'Ulm, c'est en effet la pépinière d'où sort l'élite des génies en série à l'usage de la démocratie. D'ailleurs, Paul a tout ce qu'il faut pour réussir à entrer à l'École Normale. Il est fort en français, fort en latin, fort en histoire. Il n'a qu'un petit coup de rame à donner pour triompher du grec.

Le professorat, c'est décidément ce qu'il y a de mieux. Un travail absorbant, sans doute, mais pas exténuant, un traitement convenable, un rang qui peut à tout moment s'élever dans le monde, une retraite et de longues vacances...

Paul se rallie à cette façon de voir... Et le voilà qui s'équipe pour la carrière universitaire... C'est-à-dire qu'une fois en première, la classe où l'on prépare le baccalauréat, il se met à travailler, d'arrache-pied, son grec.

Cette année-là, les classiques sont enseignés par une sorte d'ascète maigre et grisonnant à la barbe si rare qu'il a toujours l'air de sortir de prison, M. Sapinet. Un monsieur étriqué et glacial. L'allure sévère d'une reliure de livre de droit. Bon helléniste au demeurant et pédagogue averti. En peu de temps Paul rattrape avec lui le temps perdu et atteint, en grec, les premières places de la classe...

Il lutte pour devenir professeur mais il ne peut pas s'imaginer une minute sous l'aspect de l'un de ses maîtres, à part, peut-être, M. Lyon... Il ne songe qu'aux vacances de la profession. Et il pense aussi qu'avec une situation universitaire, il pourra épouser, plus tard la fillette des amis Lévy, devenue une belle jeune fille, bien plantée, avec qui, le dimanche matin, il joue au tennis et qui lui permet quelque fois de l'embrasser.

Les vieux ressorts de la vie civilisée commencent ainsi à jouer en lui. Il regarde l'existence en perspective, et, comme un castor, pense déjà à bâtir sa maison.

Juillet. Baccalauréat. Le premier des deux. Paul découvre le Quartier Latin. C'est aujourd'hui un petit monde enfiévré bondé d'élèves des lycées qui vont passer leurs examens en Sorbonne...

Écrit. Oral. Pour passer l'oral il faut être admissible à l'écrit. Des bruits circulent sur les examinateurs, leur roserie ou leur bienveillance, et ceux auprès desquels, certains sont « pistonnés », et ceux avec lesquels il n'y a rien à faire... Des bruits aussi rapides, aussi faux, aussi fous et aussi déprimants que ceux qui circulent dans une armée en campagne. On se rencontre avec ceux des autres lycées et on fraternise parce qu'on a un nom qui commence par la même lettre de l'alphabet...

Le matin, composition française...

Dans la vaste salle où se promènent les « tangentes » chargés de surveiller les élèves, le professeur qui préside l'examen lit le texte des sujets de composition :

1^o Que pensez-vous de cette parole de Buffon : « Le style, c'est l'homme même ? »

2^o Raconter la vie d'un troubadour au moyen âge...

Les deux sujets sont au choix des candidats.

Paul n'hésite pas une minute. Entre dégorger un vague laïus sur un thème cent fois remâché en classe et se lancer dans une œuvre d'imagination,

* Voir Regards depuis le 17 février.

comment pourrait-il hésiter ? Autour de lui les figures semblent s'éclairer de satisfaction. Manifestement, l'espoir renaît au cœur des cancre... Quelle chose leur est resté dans les oreilles des palabres sur la phrase de Buffon...

Un silence ému tombe sur la salle où l'on n'entend plus que le grattement appliqué, rapide ou lent, des plumes, souris rongant le papier...

Mais Paul est loin, bien loin de la Sorbonne...

Poète errant, la viole d'amour sur le dos, la plume à la toge, il marche le long des vieilles routes, croisant les moines mendians, les vagabonds et les pèlerins de Compostelle, chantant leur complainte :

*Nous fûmes grandement joyeux
Entre Temple et Victoire
De voir fleurir le cicador
Et grener la lavande
Et tant de romarin qui branche
D'où montait si grande odeur...*

Il s'arrête dans les auberges, où des marchands lui demandent de chanter. Il chante. Il chemine avec des gens de guerre pour lesquels il raconte des gestes au bivouac. Il chante. Les brigands ne lui font pas de mal sachant son escarcelle vide. Il chante. L'hiver venu, la misère et la maladie le courbent vers la terre. Passe le fantôme de la peste noire qui suit la misère. Mais le troubadour descend dans les vals de Garonne, traverse les cols et, de château en château, accueilli par les crocs des matins et les bâtons des valets, arrive par le prestige de ses chants jusqu'aux salles où les maîtres s'ennuient devant de grands feux. Et là, il chante. Il chante la guerre, le tournoi, la lutte contre les Infidèles et l'idylle d'Aucassin et de Nicolette... Il concourt aux jeux d'esprit dans les cours d'amour et se trouve comblé par le sourire des dames... On lui fait des dons, on l'invite et le voici qui, à la fin d'un festin, entonne une chanson de chasse pour le sire de Montgailard...

*Taïaut ! les chiens ont lancé,
Taïaut la meute hurlante
Bondit, et sa voix puissante
Fait résonner l'air glacé...*

Sur le rythme impair d'un galop de cheval, Paul compose un poème...

*Penchés sur leurs palefrois...
Les ducs, les barons, les comtes
Cherchent leurs couteaux de fonte
Pour percer l'ours aux abois...*

Paul, en proie à l'inspiration, écrit furieusement, sans ratures, et termine sa composition française de baccalauréat sur son poème...

On ramasse les copies.

Paul sort, encore dans son rêve.

Bousculade des jeunes gens qui s'élancent en s'interpellant tumultueusement...

— Tu parles d'un chic sujet, le Buffon !

— Ça, oui ! On a eu de la veine...

— Moi, ça a très bien marché...

Et, s'adressant à Paul :

— Et toi ?

— Moi ? J'ai pris le second sujet, le sujet d'imagination.

— Sans blague ?

— Vous connaissez Artamène ?
 — Je l'ai lu, Monsieur, un exemplaire trouvé sur les quais...
 — C'est un avantage que vous avez sur moi...
 L'examen se poursuit sur le ton d'une aimable conversation...
 — C'est bien, Monsieur, je vous remercie. Je vois que je ne m'étais pas trompé.
 L'examineur congédie Paul avec un sourire.
 Paul, le cœur bondissant de joie, remonte l'escalier, sûr d'être reçu. Quel soulagement ! Mais avant d'aller rejoindre son père, il demande à la tangente en station dans le couloir...
 — Cet examinateur, là-bas, à droite, qui est-ce...
 — C'est M. Romain Rolland.
 Papa estima que, désormais, la vocation de Paul était assurée.

IX

Voyage à travers la Provence

On les avait embarqués tous les deux à la gare de Lyon. Un billet de troisième aller et retour valable pour à peu près la durée des vacances de Pâques, quinze jours.

La destination : Avignon. Mais il était entendu qu'ils descendraient où ça leur dirait...

On leur avait confié à chacun cinquante francs. Cent francs à eux deux. Et il fallait que ça dure tout un voyage. C'était la première fois qu'on leur donnait la liberté et de l'argent pour s'en servir. Paul était en philosophie. Son ami Jean d'Estirac, l'un des élèves du cours de chant des parents de Paul, trapu, les jambes un peu torses dans les guêtres de toile marron, de gros souliers à clous aux pieds, portait un costume de chasse de bure brune qu'il appelait « ma peau de moine » et un chapeau de vieux feutre. Sur le dos un sac de toile, sous le bras un carton, en bandoulière le matériel d'aquarelle... Paul était plus finement équipé : souliers de marche, housses de cuir fauve, costume de velours à côtes minces avec poche dans le dos et boutons à sujets de gibier... Un rucksack aussi, mais cousu spécialement et pouvant contenir à la fois linge, provisions et matériel d'aquarelle... Sur la tête un invraisemblable chapeau mousquetaire.

Au bras de chacun une canne à pique. A la ceinture, une gourde espagnole en peau de bouc.

Quelle évasion ! On quittait Paris. Un Paris de printemps sale et pluvieux. Papa disait :

— Comme les saisons ont changé ! En avril, autrefois, je mettais toujours mon canotier et ma culotte de flanelle blanche.

Aujourd'hui, ce n'était plus ça... La gare sentait le soufre et le chien mouillé. Les lances raides de l'averse tambourinaient sur le vitrage...

Les adieux n'en finissaient plus, exaspérant l'impatience des jeunes gens. On aurait dit que le train le faisait exprès pour retarder la liberté et encombrer les oreilles de Paul et de Jean des recommandations les plus superflues et les plus saugrenues.

— Mets-toi toujours en arrière dans les compartiments de chemin de fer... On a moins de vent que dans le sens de la marche...

— As-tu pris assez de mouchoirs ? Je t'en avais préparé douze. Fais attention qu'on ne te les échange pas au blanchissage et ne les dépareille pas.

— Ne te penche pas à la portière, au moins...
 — Et la brosse à dents, l'as-tu prise ?
 — S'il y a des gens qui font des courants d'air, explique-leur que tu viens d'avoir une fluxion de poitrine et qu'ils doivent fermer un carreau.
 — Ne reste pas avec les pieds mouillés. Tu prendrais mal.
 — J'ai toujours peur des accidents de chemin de fer, dit la mère d'Estirac.
 — L'essentiel, disait le vieux père d'Estirac à son fils, c'est que tu composes bien tes études... As-tu emporté ton coupe-sujet ? Je ne veux pas que ce voyage soit un four... Quand j'étais à Rome...
 — Ne bois pas d'eau n'importe où ! Dans le Midi, l'eau est mauvaise. Il ne faudrait pas que tu nous reviennes avec une typhoïde.
 — Je crains que vous n'ayez bien de la pluie, mes pauvres enfants.

Les familles accumulaient en hâte les plus noirs pressentiments. Mais rien ne pouvait gêner la joie des jeunes gens... Surtout, pas ces pronostics désolés de gens enchaînés à Paris et exprimant leurs inconscients souhaits honteux sous forme de recommandations affectueuses...

Ça y est ! Portières qu'on ferme. Baisers par dessus la fenêtre. Mouchoirs agités. Larmes au coin des yeux des gens qui restent avec leurs résidus de catastrophes...

Le train part...
 Jean et Paul s'installent. Ils se tapent mutuellement et joyeusement sur les cuisses. Adieu la niche ! Cassée la chaîne...
 A la conquête de la Provence ! Vive la jeunesse ! Hourra !

Il leur semble que leurs poumons se gonflent de tout l'air que troue la locomotive. Ce n'est pas une gare, c'est un port. Ils ont envie de crier, de chanter, d'embrasser les gens qui sont autour d'eux, de leur raconter ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils vont faire... Au fait, qui est là ? Il y a dans le compartiment trois personnes. Une demoiselle sans âge, pimbêche et grincheuse, qui emporte un petit chien dans un panier, et un retraité flanqué de sa dame... Le retraité porte à la boutonnière un énorme ruban, jaune et vert, de la médaille militaire... Sa dame a des frisettes sur le front en forme de points d'interrogation renversés et un manteau avec manches à gigot qui date terriblement. Toute la crasseuse petite bourgeoisie française en chair et en os. Impossible de sympathiser avec ces gens-là. Paul et Jean se sont fait un clignement d'œil... Et dès lors leur décision est prise. Chasser les occupants du compartiment. Pas méchants, mais résolus, ils montent une charge d'atelier. Dans ces circonstances, si l'on arrive à conserver son sérieux on obtient d'étonnants résultats. Jean prend un papier et dessine au fusain avec la plus grande gravité une énorme tête de mort. Paul, qui a une bougie dans son sac, la coupe en deux, taille soigneusement un bout à chaque morceau et allume le tout.

Stupeur des voyageurs. Paul, avec une politesse exquise, s'approche de la demoiselle au petit chien...

— Pardon, Mademoiselle, ça ne vous dérange pas ?

Et il baisse le rideau de la fenêtre. Puis il s'incline respectueusement devant la dame du retraité, qui rétracte ses pieds terrifiés sous la banquette, et il baisse l'autre rideau...

L'obscurité s'étend dans le compartiment trouée par la seule lueur des bougies posées sur les palettes noires avec quatre punaises. Jean a cloué la tête de mort sur le carton à dessin et posé le tout sur la banquette qui lui fait face...

Paul et Jean ont maintenant mis leurs grandes pèlerines et rabattu leurs capuchons sur leurs yeux... Heureusement, car ils ont une folle envie de rire, qu'ils ne peuvent réprimer qu'en contractant leur visage et en se mordant les lèvres.

Silence terrible. Si les voyageurs ne rigolent pas la partie est gagnée. Or, ils ne rigolent pas. Le retraité est visiblement peu rassuré. Sa dame a quitté son coin et s'est serrée contre lui... Il tousse pour se donner de l'assurance... Mais il sursaute. A sa toux, en effet, a répondu la voix caverneuse de basse de Jean entonnant dans une langue invraisemblable une litanie funèbre... Paul peut à peine lui fournir les réponses, tant le rire l'étrangle... Mais, dans le compartiment, personne ne sourit. Au contraire, la demoiselle au chien gagne le couloir, emportant avec un geste de mère Loth fuyant l'incendie de Gomorrhe, son chien et sa valise...

— Et d'un, pense Paul.
 Remonté par sa femme, le retraité se décide alors à tenter la bataille.

— Aurez-vous bientôt fini, jeunes gens ? dit-il, avec une solennité du meilleur aloi.

Pas de réponse... Un charabia magnifique, de plus en plus mortuaire à vous faire passer des frissons dans le dos... Et des gestes plus amples encore des pèlerines noires... Des regards flamboyants sous les capuchons.

— Tire la sonnette d'alarme, dit la dame du retraité.

— Non, mon enfant, pas pour de pareilles gamineries. Laisse-moi faire... Une dernière fois, messieurs... Ou je m'adresse au chef de train.

Pas de réponse... Ce silence devient impossible. Paul, timide au fond, commence à se sentir gêné. Le retraité se lève, étend un bras vers l'autel barbare, mais manifestement la vue de la tête de mort éclairée par les bougies gêne cet ancien héros. Merveilleux effet de l'Art, si l'on peut dire. Il reste figé, sa main sacrilège immobile et comme séchée... Il se rassied... Mais sa dame a pris une décision. Elle descend du filet, pèle-mêle, valises, couvertures, panier à provision, courageusement passe devant les cierges, et à son tour pose ses bagages dans le couloir... Le retraité, lui, ne la suit pas. Paul voudrait croire qu'il n'ose pas passer devant la tête de mort... Plutôt, il crâne... Il veut avoir l'air de ne pas céder et pour ne pas entendre les litanies de plus en plus sombres, de plus en plus sourdes, il monologue rageusement :

— Pas idée de ça... Faire des mômeries pareilles. Et des gamins encore... Pas possible ! C'est des échappés d'une maison de fous... Devrait être interdit... Y aurait ici une femme enceinte, tomberait raide... Une tête de mort... Vous demandez un peu...

La dame a trouvé des « coins » dans le compartiment à côté... Elle hèle son époux :

— Viens, il y a un compartiment presque vide.

Il résiste... Elle lui fait des signes désespérés... Il se lève et se tourne vers Jean qui s'est levé à son tour et paraît d'une hauteur démesurée à côté du monsieur rond comme un petit pot à tabac...

(A suivre.)

Écoutez la voix du grand tribun Paul VAILLANT-COUTURIER sur disques

La Voix du Peuple

enregistrée par la COOPERATIVE OUVRIÈRE DE T. S. F. 31, rue Doudeauville PARIS-XVIII^e

En vente au prix de... 15. »

N° 510. — L'U. R. S. S. Monde nouveau. L'U. R. S. S. à 20 ans.
 N° 511. — Les Communistes dans les Mairies. Au secours de la Famille.
 N° 512. — La provocation de Clichy. Le renégat est révoqué.
 N° 513. — L'avenir de la Radio I et II. Le chant de l'Humanité. L'Humanité, c'est le visage de la France.

FRAIS D'ENVOI : Paiement à la commande à notre compte chèque postal 1258-24.
 Pour un ou deux disques..... 2.40
 Pour trois et quatre..... 4.80

VIENT DE PARAÎTRE

COLLECTION "CIMENT"

EDWIN SEAVER

ENTRE MARTEAU ET ENCLUME

ROMAN
 Traduit de l'anglais par Ida Treat

« ...Un beau roman sur le chômage américain, lourd de substance humaine qui se déroule sur un rythme haletant avec une extraordinaire intensité dramatique. » R. L.

LES SUCCES DE LA COLLECTION « CIMENT ».

Légion 14, par Victor Fink 18 fr.
 Et l'acier fut trempé, par Nicolas Ostrovski 21 fr.
 L'Acier, par André Philippe (Prix Ciment 1937) 18 fr.
 La Passion de Jess Frits, par Gustave Règlar 15 fr.
 La Grande Lutte, par Tristan Rémy 15 fr.
 La Chine Rouge en marche, par Agnès Smedley 15 fr.
 1919, par John dos Passos, 2 vol. 45 fr.

Editions Sociales Internationales
 24, rue Racine, PARIS

DEUX LIVRES DEUX SUCCES

ANDRÉ RIBARD

LA FRANCE
 histoire d'un peuple

Je me réjouis qu'un pareil livre ait été écrit.
 ROMAIN ROLLAND.

20 fr.

FERNAND FONTENAY

LA CAGOLE
 CONTRE
LA FRANCE

ses crimes, son organisation, ses chefs, ses inspirateurs.

12 fr.

Editions Sociales Internationales
 24, rue Racine, Paris.
 Chèque Postal 974-41

BUREAU D'ÉDITIONS
 31, Bd Magenta. PARIS-X^e
 Chèques Postaux : Paris 943-47

COLLECTION "VOICI L'U. R. S. S."

LA C. G. T.
 SOVIÉTIQUE

par Bertrand GAUTHIER

Une forte brochure de 136 pages : 3 FRANCS

♦ A l'heure où se pose avec force la question de l'adhésion des syndicats de l'U.R.S.S. à la F.S.I., il faut connaître leur structure ; quelles tâches ils assument : assurances sociales, protection du travail, loisirs et culture ; comment y fonctionnent la démocratie et la justice syndicales ; comment, enfin, en complète indépendance vis-à-vis de l'Etat, ils participent à l'édification du socialisme.

DU MEME AUTEUR :
 LES SALAIRES EN U.R.S.S. : 2 fr. 50

Le lieutenant-colonel Francisco Galan, au nom déjà légendaire.



PEUPLE et SOLDATS d'ESPAGNE

Les officiers de la LIBERTÉ

Par Margarita NELKEN
députée aux Cortès



Le commandant Albo, militaire de carrière, et ses jeunes officiers: étudiants, paysans, ouvriers.

Le « Litri », le commandant Luis Prado, s'arrête et se détourne. Puis, me prenant fraternellement le bras, il ajoute : « De ceux-là, il n'en reste plus beaucoup. Ça ne fait rien. On ira jusqu'au bout, jusqu'à la victoire. Et les toréadors qu'on croyait occupés seulement à gagner des sommes folles et à les dépenser en faisant la noce, ils auront contribué au triomphe comme les autres travailleurs. Le « Litri » — car comment l'appeler autrement ? — fait partie du corps d'armée commandé par le lieutenant-colonel Galan. Et celui-ci, et tous les siens, sont

courir ses lignes ». Au petit matin, il sera déjà debout, l'un des premiers. Mais l'après-midi il y aura fête: dans un petit village de l'arrière, à quelques kilomètres à peine du front, nous allons inaugurer l'école d'officiers.

Les élèves arrivent tout droit des tranchées: la plupart ont déjà, derrière eux, de longs mois de campagne. Les voici militairement formés sur la place: une place classique de village aragonais, avec sa fontaine, ses vieilles en mouchoir noir et ses jeunes filles au fichu croisé sur la robuste poitrine. Au balcon central de la

mairie, orné du drapeau tricolore, auprès des autorités militaires et de la députée, les autorités du village: le maire et son adjoint, en pantalon et veste de velours et large ceinture noire. Au début, ils se tenaient modestement derrière: Paco Galan les a poussés au premier rang : « Vous autres ici: à côté du général ».

Le général en chef de l'armée du Levant s'adresse aux futurs officiers qui auront leurs galons, déjà gagnés sur les champs de bataille, après quelques semaines de « culture intensive »: il leur recommande de ne jamais oublier qu'ils sont des fils du peuple, que c'est le peuple qui leur donne leurs armes et leur titre. Le chef du corps d'armée, le lieutenant-colonel au nom légendaire, les commissaires, disent ensuite quel est le sens de cette lutte pour l'indépendance de la Patrie et pour le Progrès. Puis la députée — la députée des paysans — s'adresse principalement aux femmes, aux paysannes en mouchoir et en fichu dont les maris, les fils, les frères, venaient au monde avec le sceau de l'esclavage et peuvent aujourd'hui devenir des chefs de l'armée qui doit garantir les droits et la liberté du peuple laborieux.

Pendant les discours, les futurs officiers demeurent militairement formés. Beaucoup de femmes pleurent. Du groupe compact des paysans vêtus de velours noir ou marron, fusent constamment des interruptions: « Ils ne passeront pas, non !... On les écrasera jusqu'au dernier... A mort les traitres !... Mort au fascisme !... » Lorsque la musique fait entendre l'Hymne de la République, il y a des paysannes qui, de même que les paysans, font, comme les soldats et les officiers, le salut militaire. Une vieille aux mèches grises lui mangeant la moitié de la figure salue de ses deux poings dressés, sans se soucier des larmes qui lui coulent par les rides.

Le même soir commencent les cours. Et, à quelques minutes à peine de voiture de l'École, nous entendons de nouveau le tac-tac de machine à coudre des mitrailleuses.

Bas-Aragon, Avril...

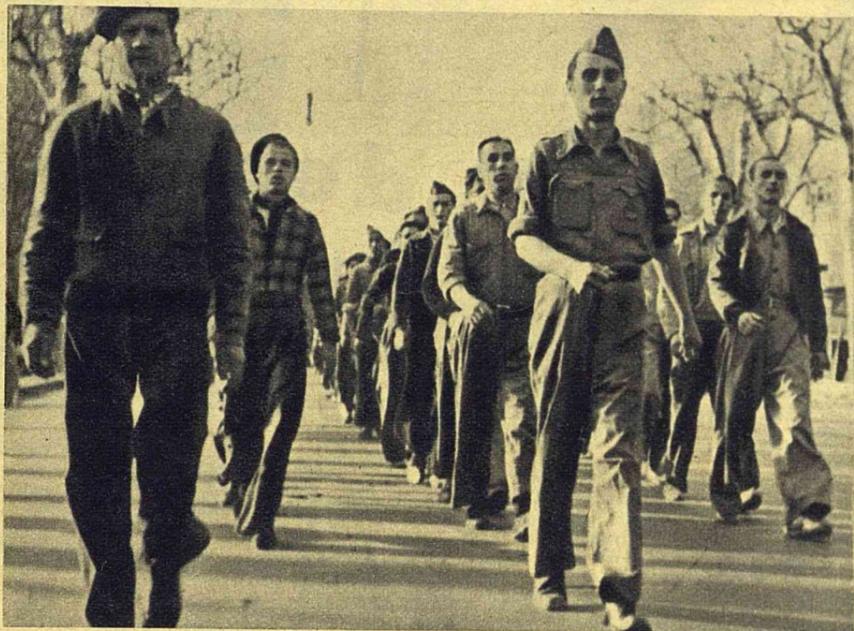
Il neige encore en Aragon. Le paysage: des pierres et des pierres, des collines avec des maisons invraisemblablement perchées, et où tout se confond, ciel, maisons, les gens et la terre, avec une tonalité ocre coupée par de larges flaques à moitié gelées. Le vent, âpre, qui fait pleurer et engourdit les mouvements, empêche la neige d'adoucir cette désolation.

Devant moi, retenant d'une main les pans de sa cape-couverture, de l'autre sa casquette, marche le commandant Luis Prado, un des héros de cette guerre qui fourmille en héroïsmes. Avant de nous enfoncer dans « ses » tranchées, il m'explique :

« Tu vois cette côte, mes hommes l'ont reprise à la baïonnette... Tu vois, par là, c'étaient les Maures, et il y avait les tanks; c'est là que le commandant Albo a dit à un petit lieutenant qui n'avait pas vingt ans : « Il faut que tu tiennes jusqu'à ce que je puisse retirer ceux que j'ai de l'autre côté. Vous restez-là ! Compris ? — Compris, mon commandant. Jusqu'à quand ? — Jusqu'à mourir: vous n'êtes que trente et il faut que vos trente vies permettent d'en sauver trois mille. — A vos ordres, mon commandant. » Et le petit lieutenant est resté là, ils sont morts là, les trente. Ils y sont peut-être encore, car l'ennemi n'a pas dû s'amuser à les enterrer. »

Le commandant Luis Prado me raconte l'héroïsme des autres; de lui, pas un mot ! Et pourtant, dans tout le secteur, les officiers et les soldats ne parlent que de lui, mais sans l'appeler autrement que par le nom sous lequel toute l'Espagne le connaissait: Litri, son surnom de toréador, car ce commandant de l'armée républicaine, dont les hauts faits fournissent un jour des pages et des pages à l'Histoire et à la Légende, n'est autre que « le Litri », l'un des matadors les plus fameux de l'avant-guerre.

Comment je suis devenu militaire ? C'est bien simple, explique-t-il. J'étais dans mon bureau de secrétaire de l'Association des Toréadors, à Madrid, quand ça a éclaté. Ils étaient là autour de moi environ une cinquantaine, des matadors, des picadors, des banderilleros, à hurler tous à la fois: si seulement on avait des fusils... ! Ah ! si on avait des fusils... ! Ils m'énermaient. Alors je leur dis : Vous voulez des fusils ? Eh bien ! je vais vous en donner, moi, des fusils. Et je les ai tous fourrés dans le métro jusqu'au Cinquième Régiment qu'était en train de former le Parti Communiste. Et, le jour même, nous partions tous pour la Sierra !...



Les volontaires des Jeunesses Unifiées, défenseurs de l'indépendance de leur patrie et de la liberté du monde.

entrés depuis longtemps dans la légende. Aux meetings des femmes antifascistes organisés dans les villes de la province de Valence, la salle entière se met spontanément debout et craque sous les ovations lorsqu'une vieille dame en noir, l'air infiniment doux et majestueux sous son auréole de cheveux blancs, s'avance sur l'estrade et déclare : « J'avais trois fils. L'un est mort pour que puisse s'instaurer la République. Les deux autres combattent aujourd'hui pour la défendre. Je ne regrette qu'une chose: de ne pas en avoir encore dix pour les offrir à la cause du peuple et de la liberté ». C'est la mère des Galan: de Firmin, qui fut fusillé par la monarchie agouissante, et dont le supplice hâta la chute du régime, de José Maria, qui commande un des fronts du Sud, et de Francisco, ou plutôt Paco, comme l'appellent familièrement ses soldats, qui a été un des grands chefs de la résistance des Asturies, et qui, mal remis de ses blessures, sa main droite cachant sous un gant son immobilité, est de nouveau ici, dans un des secteurs « dangereux », pour qu'à l'arrière, de bout en bout de l'Espagne loyale, on puisse dire : « Oh ! si Paco Galan est là, on peut être tranquille ! »

Près de lui, la tranquillité est absolue. En m'accueillant il m'a dit : « L'hôtel que je t'offre n'est pas très confortable; en fait de nappe, tu auras un journal, et je ne pense pas que tu aies jamais songé à avoir des draps de lit. Mais ici, tu pourras dormir mieux qu'à Barcelone: comme à plusieurs lieues à la ronde il n'y a ni hôpital ni école, comme nous sommes vraiment un objectif militaire, pas de danger qu'ils viennent nous bombarder. »

Et, en effet, rien ne trouble mon sommeil en ce poste d'avant-garde, sauf, vers trois heures du matin, des piétinements de chevaux: c'est le lieutenant-colonel Galan qui, suivi seulement d'un de ses officiers d'ordonnance, revient de « par-



Le commandant Prado, qui n'est autre que le fameux toréador « Litri ».

●

5 chances de gagner 50.000 fr.

Pour tout abonnement souscrit ou renouvelé pour un an REGARDS envoie

cinq participations à la Loterie Nationale

REGARDS
53, Rue de Chabrol,
PARIS (10^e)
Compte Chèque Postal 1715-54

Le prix de l'abonnement annuel pour la France est de 58 francs joindre 1 franc pour frais de correspondance

Un reportage de FRIED.

DIMANCHE en FIEVRE C

Un combat



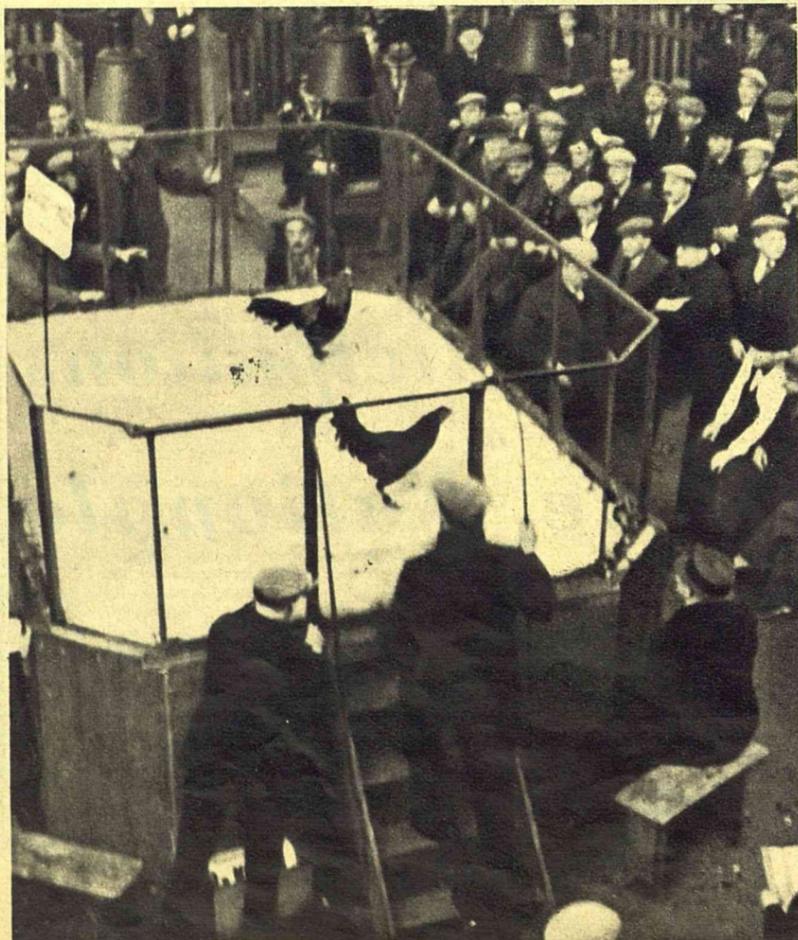
« Le Gaulois », une des révélations de la dernière saison, porté avec enthousiasme par son coqueleur.

de



DANS une grande salle enfumée, où le « brouhaha » des conversations s'enfle comme des vagues. Autour du « parc » où se déroulera le combat, les spectateurs sont rangés. Deux lords anglais, impassibles, mettent parmi eux la tache claire de leurs costumes de sports. Regrettant la loi de Sa Majesté qui interdit les combats de coqs en Grande-Bretagne, ils ont traversé la Manche pour assister, par ce dimanche, aux plus importantes rencontres de la saison. Au fond de la salle, des hommes atablés devant des chopes de bière, tout le corps

« L'Intrépide » et « L'Indomptable » sont en présence. Immobiles, ils s'étudient, avant de se lancer l'un sur l'autre dans un combat furieux qui ne pourra se terminer que par la mort de l'un d'entre eux.



COOQ

appuyé sur leurs coudes, discutent avec âpreté. Dehors, à travers les vitres dont un mineur vient d'enlever la buée, s'étend la grande plaine infinie et grise du pays noir, recouverte d'un brumeux ciel d'hiver. Deux terris se dressent, comme de mornes et trop régulières collines; plus à droite, un chevalet de mine crève le ciel, comme une gigantesque sauterelle prête à bondir.

Dans des sacs portés sur le dos, les coqueleurs viennent d'amener leurs coqs. Le premier combat, le plus important: l'Intrépide contre l'Indomptable. Ils les arment, attachant les éperons sur leurs ergots. Puis, les tenant de chaque côté du parc, ils les mettent face à face. Immobiles, les muscles tendus, les adversaires se regardent. Dans la salle, les paris se sont ouverts. Ils éclatent de partout :

« L'Intrépide, 300 contre 200. »
Un mineur accepte, à main levée ou d'un signe de tête.
« L'Indomptable, 50 contre 30. »
Un autre spectateur lève la main.

Les coqs sont lâchés. Toujours immobiles, parallèles l'un à l'autre, ils se fixent de leur œil rond comme une lentille. Leurs pattes frappent furieusement les planches du parc. Les paris continuent; deux jeunes mineurs passionnés, mais pauvres, se sont assis l'un près de l'autre :

« Une tournée de bière que ce sera l'Indomptable. »
Dans un élan d'une rapidité extraordinaire, l'Indomptable s'est rué sur son adversaire. La bataille est déclenchée. Farouchement, ils essayent de sauter l'un sur l'autre et se portent des coups furieux qui traverseraient une poitrine d'homme.

Le public, haletant, hurle. Les continue à toute volée. Tout contre le visage l'émotion, les coqueleurs regardent le combat. C'est de leur vie qui combat et que en ce c'est toute leur passion. Le combat regardent ils ont étudié la croissance croissent connaissent tous les réflexes du combat. La bataille continue, toujours furieux se croisent en claquant, les pavent, des sang éclaboussent les spectateurs premiers. Et, brusquement, c'est le début, inattendu, l'Intrépide comme un éclair. L'Intrépide vole l'Indomptable et, au même instant, lui a plus deux flancs.

La salle a hurlé, puis s'est taise. Les coqueleurs se tendent, penchés sur qui agonise pire encore, avec un bruit d'interdiction; du au bout de son bec.

Mais l'Intrépide, qui s'est déjeté son adversaire de fléchir sur ses pattes. S'il n'est plus de le combat sera nul. Il faut que les coqueleurs t dressés nerveusement sur leurs

A la deuxième minute, l'Intrépide redresse sa joie du beau combat. Les coqueleurs, sincères sion jusqu'au bout, se réjouissent d'hommes, avec la franche honnêteté du Nord.

Le coqueleur de l'Indomptable passe sa main sur son front.
« On m'en a offert 1.200 francs. Depuis se bat; toujours vainqueur.

Il essaye de sourire. Ce n'est pas les larmes qu'il regrette. Ses petits yeux fixes et immobilement semblable eux aussi, des coqueleurs plus loin, vers toute une autre partie de la salle.

Paul

RE CHEZ LES MINEURS

Combat



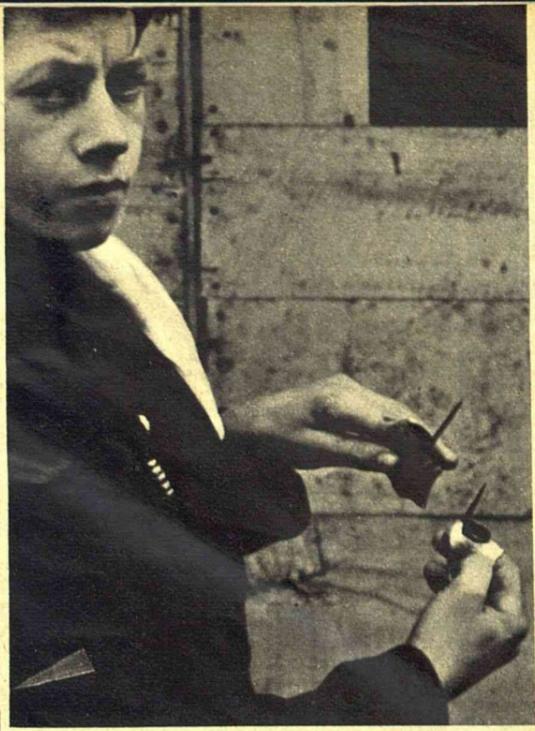
qs

etant, hurle. Les continuant, lancés
 tout contre le visage tordu par
 quelque regard combat. C'est un peu
 combat et que en ce moment et
 passion. Le combat regardé grandir,
 dié la croissance croisements, dont ils
 les réflexes combat.
 continue, toujours furieuse; les fers
 saquant, les violent, des gouttes de
 et les spectateurs premiers rangs.
 t, c'est le combat, inattendu et ra-
 éclair. L'Indomptable l'Indomptable
 tant, lui a plus deux fers dans les
 lé, puis s'est que aussitôt. Les com-
 nt, penchés sur qui agonise. Il res-
 un bruit intense forge; du sang perle
 bec.
 e, qui s'est de son adversaire, vient
 s pattes. S'il n'est plus de 3 minutes,
 nul. Il faut queurs triomphants,
 ment sur leurs
 minute, l'Indomptable redressé. Le public
 au combat. Les, sincères à leur pas-
 ut, se régentent, d'hommes à hom-
 che honnêtement du Nord.
 de l'Indomptable sa bête morte :
 offert 1.200 francs. Depuis 3 ans il
 vainqueur.
 sourire. Ce ne pas les 1.200 francs
 s petits yeux et fixes de Franc, tel-
 e eux aussi des coqs, regardent
 toute une ravissante disparue.

Paul TILLARD.

A droite : Avant le combat, un
 jeune coqueleur montre les épe-
 rons qui seront fixés aux pattes
 de l'Indomptable, à hauteur des
 ergots, et qui deviendront, étant
 donnée la force extraordinaire
 des coqs de combats, des armes
 terribles.

A gauche : L'Intrepide a déclenché
 l'attaque. Les plumes volent, le
 sang gicle. L'Indomptable, vain-
 queur depuis trois saisons de tous
 ses adversaires, a trouvé un coq à
 sa taille.



Ci-dessus : Haletants, les spectateurs suivent les péripéties du combat.

Ci-dessous : L'Intrepide a dominé son adversaire. De deux coups
 d'éperons, rapides comme l'éclair, il vient de percer les flancs de
 l'Indomptable, qui crève, hoquetant encore de colère.



CAMPING

Le sport du camping né timidement il y a quelque 20 ans a pris ces trois dernières années une extension considérable. On s'est aperçu non sans surprise qu'il était bien facile de vivre sous les étoiles avec quelques kilogrammes de matériel plus ou moins perfectionné, et, que loin d'en subir des inconvénients, on revenait en santé meilleure, avec la joie et le bonheur de saines vacances et de beaux souvenirs.

En fait, le camping donne à celui ou celle qui le pratique un sentiment de liberté, de simplicité, de jeunesse et d'enthousiasme qu'aucun autre sport ne peut offrir à un degré pareil. La joie du sport réside surtout dans l'ivresse d'un effort soutenu à réussir adroitement, c'est un essai de ses forces et de son habileté. Le camping est plutôt une philosophie vécue, une vie plus naturelle.

Il existe plusieurs catégories de campeurs qui comprennent la vie au grand air de manières différentes. Les

premiers n'aspirent qu'à un repos coupé de jeux ou d'exercices physiques au sein de la pleine nature. Le camping leur procure à la fois une détente nerveuse et la cure de désintoxication si nécessaire à tous ceux qui ont une existence professionnelle trop sédentaire.

Ces campeurs, ils sont légions, chercheront à se nicher au fond d'une forêt ou d'une vallée alpestre, au bord d'un torrent, d'une rivière ou d'un lac et ils y planteront leur tente pour un séjour plus ou moins prolongé où ils goûteront le charme divin du retour à une vie primitive dans sa forme comme dans ses besoins.

D'autres, moins nombreux peut-être, préféreront l'effort au « farniente » ; ils voyageront, parcourant routes, rivières ou sentiers en auto, à bicyclette, en canot léger ou bien à pied le sac au dos, changeant presque chaque soir le lieu de leur camp aussi rapidement installé au crépuscule, qu'il sera démonté le petit matin revenu. Ce sont les chercheurs d'horizons, les batteurs de sentiers, les coureurs de forêts, les randonneurs routiers insatiables de beaux paysages. Pour eux, le voyage est le but essentiel de leur activité de vacances ; le camping n'est que le complément qui leur procure mieux que par toute autre forme de tourisme, le contact intime avec la Nature.

Il existe hélas ! une troisième catégorie de campeurs, malheureusement trop nombreuse. Elle est constituée de gens ayant un niveau culturel et moral trop peu élevé pour apprécier le vrai sens de la liberté et goûter les joies pures que donne la contemplation de la Nature. Ce sont les « pirates » du camping qui se croient partout, dès qu'ils ont franchi les portes des cités, dans un pays de conquête appartenant au premier occupant. Ils font du feu avec les branches vivantes des arbres, ils massacrent les fleurs ; laissent derrière eux saleté, papiers gras et bouteilles brisées. Ces gens sont la plaie du camping et font un tort considérable à tous les vrais campeurs qui deviennent, par ricochet, leurs premières victimes.



Nous avons exposé brièvement deux formes principales de manière de camper. La troisième ne doit plus compter, il faudra bien la supprimer. Il en est d'autres plus spéciales qui ressortissent aux véhicules de transport pour se rendre de chez soi au camp choisi : Camping léger du pédestrien, camping nautique et marin, camping cycliste, camping sur neige en haute montagne, camping automobile léger ou confortable, etc.

Il existe encore le camping solitaire des farouches indépendants ; le camping en famille et le camping des jeunes en équipes ou en caravane.

Cette dernière forme de camping est certainement la plus attrayante, elle permet, en outre d'extraire de la vie au grand air le plus d'éléments culturels.

Le camping et la vie en pleine nature devraient être le complément direct de toute l'éducation scolaire, car l'École apprend la théorie de connaissances toutes préparées et le voyage apprend la vie. C'est d'ailleurs ce besoin d'expansion des jeunes qui a fait le succès du scoutisme. On peut même dire que le camping et la vie au grand air constituent le fond commun de l'activité de presque toutes les œuvres de jeunesse ; elles ne diffèrent entre elles que par les sermons et les prêches qui, parfois les opposent et qui sont des inventions d'adultes.

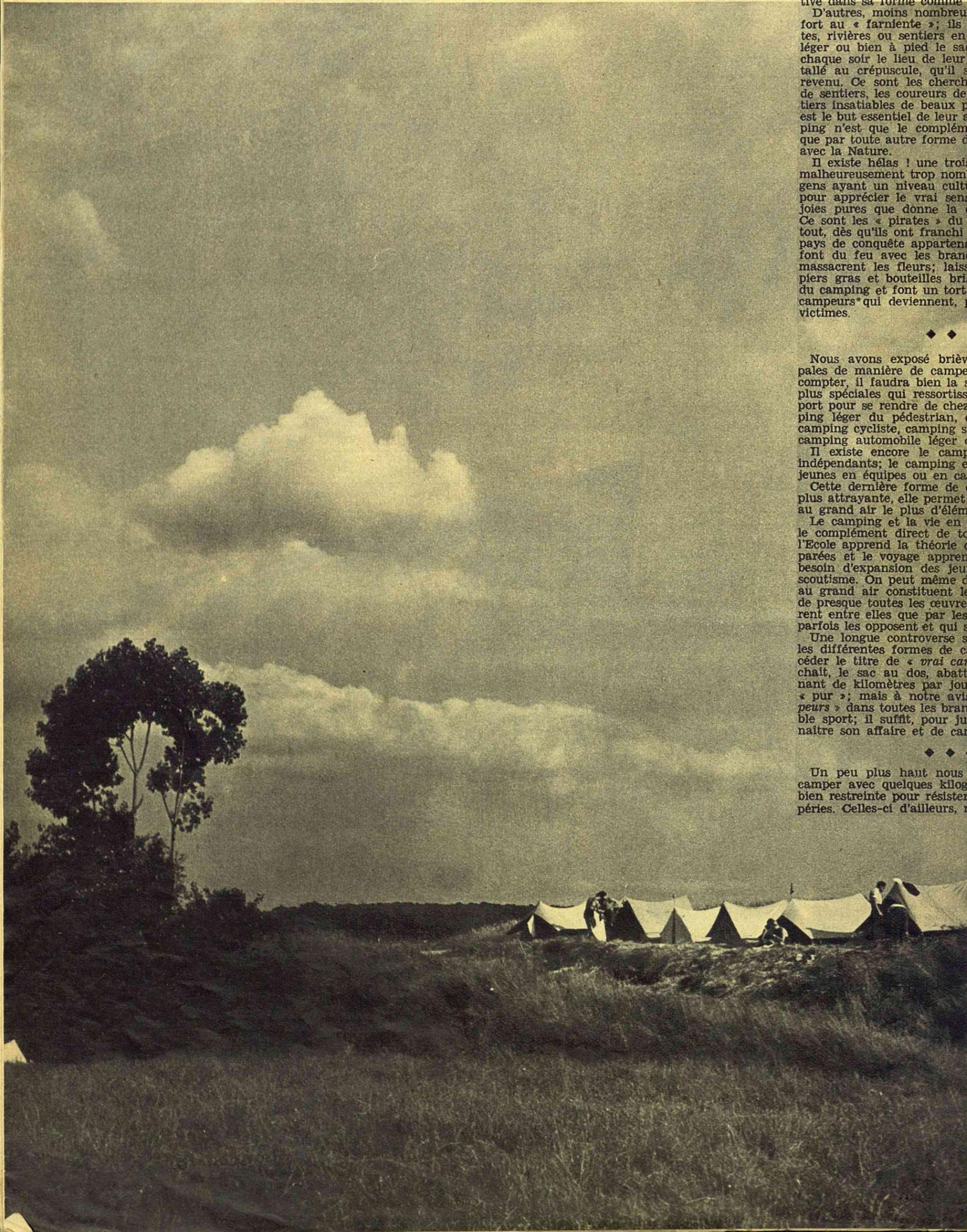
Une longue controverse s'est élevée dernièrement sur les différentes formes de camping. On ne voulait concéder le titre de « vrai campeur » qu'à celui qui marchait, le sac au dos, abattant un nombre impressionnant de kilomètres par journée. Certes, celui-ci est un « pur » ; mais à notre avis il existe des « vrais campeurs » dans toutes les branches, si variées de cet agréable sport ; il suffit, pour justifier ce titre, de bien connaître son affaire et de camper *proprement*.



Un peu plus haut nous avons dit que l'on pouvait camper avec quelques kilogrammes de matériel, charge bien restreinte pour résister aux « assauts » des intempéries. Celles-ci d'ailleurs, ne doivent jamais être sous-

A droite : Au petit matin, on se réveille frais et dispos, prêt pour de nouvelles marches.

A gauche : Dans un merveilleux paysage, vivre le charme divin du retour à une vie primitive dans sa forme comme dans ses besoins.



NG 1 9 3 8

estimées et je connais plus d'un campeur débutant qui regretta amèrement, sous le vent et l'orage, l'achat d'une tente insuffisante dont la toile formait passoire, d'un duvet sans chaleur et d'un imperméable parfaitement inefficace.

Nous n'avons jamais cessé d'écrire qu'en matière de camping, le meilleur matériel était tout juste assez bon.

Et ce matériel de qualité n'est nullement un luxe. Son acquisition est toujours une preuve de bon sens et de clairvoyance. Le bon matériel dure longtemps, il est léger, peu encombrant et très efficace. Le mauvais matériel n'offre au campeur aucune protection, il est lourd, encombrant, se détruit rapidement, c'est une source per-

pétuelle d'ennuis. Le bon matériel est finalement une économie.

Le luxe qui doit être évité réside dans l'acquisition d'objets sans valeur pratique, uniquement parce qu'ils sont agréables à l'œil et semblent flatter le bon goût !

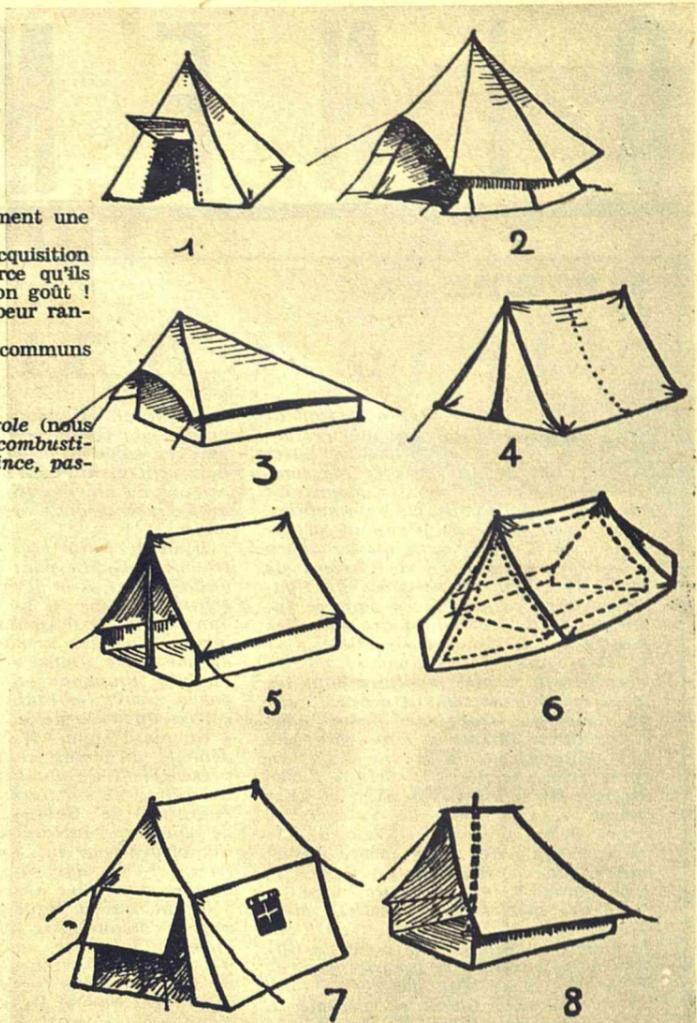
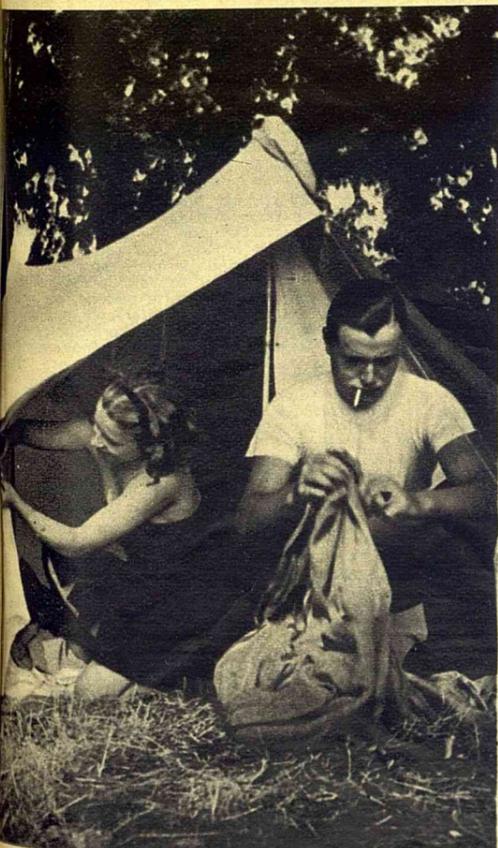
Voici un tableau d'équipement pour un campeur randonneur.

Les objets indiqués en italique peuvent être communs dans une équipe.

1 bon sac à armature métallique.

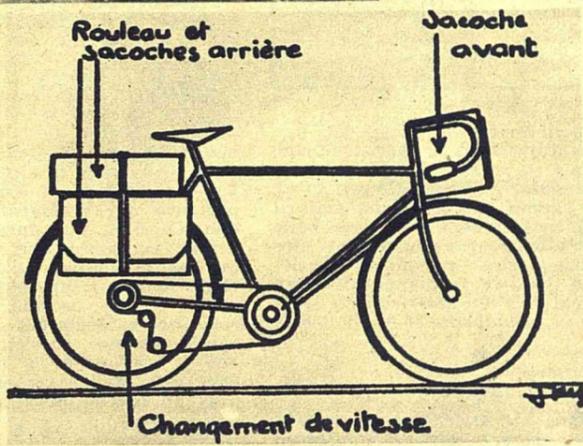
1 tente légère avec double toit si possible.

1 popote : réchaud à alcool, essence ou pétrole (nous conseillons l'alcool liquide) bidons boisson et combustible, gobelet, assiettes, 2 marmites, 1 poëlon, pince, pas-



Principaux types de tentes
 1. Pyramidale. - 2. Itisa recouverte d'un double toit. - 3. Pyramidale couchée ou tente carcueil. - 4. Bonnet de police. - 5. Canadienne. - 6. Tente double isotherme de montagne. - 7. Tente baraque ou marquise. - 8. Tente à potence.

A gauche : Un campement installé dans les bois, au milieu de la bonne odeur saine des arbres.



soire, œuf à thé, protège-réchaud, petite râpe, housse, lavette, torchon, seau à eau étanche.

1 vêtement de route : foulard, blouson, chemise de flanelle, knicker, bas, chaussettes, sous-vêtements, jersey, culotte courte de rechange, slip de bains, bonnes chaussures, mocassins ou espadrilles de repos.

1 couchage : matelas pneumatique de 500 gr., couverture de duvet, sac de couchage léger en soie ou en flanelle.

Petit outillage : lampe électrique, bougie, trousse à couture, pharmacie, guides, cartes, boussole, couteau de camp, trousse à chaussures.

Vêtement de repos ou de camp : training deux pièces. Vêtement de pluie : surôit et cape en tissu caoutchouté ou huilé.

L'ensemble du portage dans le sac ne doit pas excéder 10 à 12 kg. sans vivres.

Pour un campeur cycliste ou nautique cet équipement sera à peu près le même. Le cycliste l'équipera dans des sacoches réparties judicieusement sur les porte-bagages de sa machine. Le canoëiste enserrera le matériel dans des sacs imperméables fixés au bateau.

En camp de séjour, lorsqu'on peut faire transporter du matériel à pied d'œuvre on peut se créer un confort plus étendu : grandes tentes à armature, réchauds à

forte chauffe, matériel de cuisine plus complet, garde-manger suspendus pour les vivres réservoirs à liquides, outillage plus important et plus complet, marmites norvégiennes, matériel de sport et de jeux, etc...

Mais encore, la facilité du transport ne doit pas favoriser une débauche de matériel qu'il faudra soigneusement entretenir, soigner, ranger !...

Certains campeurs automobilistes qui mettaient des heures à installer et à plier leur campement, au début de leur carrière, ont compris maintenant tout l'intérêt d'un matériel restreint, car le travail d'une installation trop fastidieuse gâche le temps des vacances.

Comment camper : Les conseils que nous serions amené à donner constituent des volumes. Il y a en effet une « science du camping » et de la « vie des bois » qui s'apprend d'ailleurs beaucoup plus sur le terrain que dans les livres ; mais ces derniers sont bien loin d'être inutiles. S'ils nous intéressent ils nous suffiront de les consulter pour résoudre plus heureusement tous les petits problèmes passionnants que nous proposeront notre vie nouvelle de campeur (1) — Et maintenant, amis lecteurs : bon camp et bonne route !...

J. LOISEAU.

(1) Jean Loiseau : Manuel de Camping; Camping et Voyage à pied; Cuisine de Camping; Jeux au grand air, 2 vol.; Conseils aux Campeurs débutants. Collection documentaire de voyage et de vie au grand air : I. Massif de Fontainebleau. — II. Itinéraire des Ardennes. — III. Itinéraires de la Corse. — IV. Massif du Morvan.



C I N E M A

SILHOUETTE :

Jean GABIN

Si Jean Gabin joue avec tant de naturel le rôle des ouvriers parisiens, c'est peut-être parce qu'il débuta dans la vie comme mécano, puis comme magasinier dans une grande maison d'automobiles. Gabin était pourtant fils d'un acteur mais c'est à contre-cœur qu'il renonça à devenir mécanicien de chemin de fer pour accepter une place de figurant aux Folies-Bergère. Puis ce furent de petits rôles dans des opérettes comme « La dame en décolleté » et « Trois Jeunes Filles Nues ».

Après son service militaire dans les fusilliers marins, Gabin débuta dans un rôle de troisième ordre avec « Chacun sa Chance ». Une lente, une très lente ascension commença, film après film, depuis « Gloria » (avec Brigitte Helm), « Les Gaités de l'Escadron », « L'Etoile de Valencia », « Les Beaux Jours », « Cœur de Lilas », jusqu'à des rôles encore secondaires dans « De Haut en Bas » et « Le Tunnel », deux films de Pabst.

Un des mérites de l'excellent metteur en scène Julien Duvivier aura été de mettre en lumière le talent de Gabin en lui confiant le premier des rôles à sa mesure. Non pas certes dans « Golgotha », où Gabin, en costume de quat'z'art jouait Ponce Pilate, ni même dans la trop vantée « Maria Chapdelaine », mais dans « La Bandera », ce film qui sut être techniquement de premier ordre sur un scénario odieux, dans « La Belle Equipe », une des œuvres les plus touchantes et les plus remarquables de ces cinq années, dans « Pépé le Moko », où Gabin acheva de poser son type du Parisot généreux, brutal et qui sait plaire aux femmes.

A la même époque, Gabin trouva, avec Renoir, deux de ses meilleurs rôles. On n'oubliera ni son Pepel des « Bas-Fonds », ni son mécano de

« La Grande Illusion ». L'autorité, le naturel de Gabin sont admirables, et par ces rôles il acheva de se classer non seulement parmi les meilleurs acteurs du cinéma français mais parmi les plus grands artistes internationaux.

Il avait fallu plus de dix ans de travail à Gabin pour arriver au très grand talent, à la gloire. Ses dernières créations dans « Le Messager » et dans « Gueule d'Amour » ont été desservies par des scénarios au-dessous du médiocre. Dans « Le Messager », l'habile Raymond Rouleau n'arriva pas à escamoter toute la prétentieuse sottise du mélo de M. Bernstein, dans « Gueule d'Amour », la puérilité et le démodé du vieux roman de Bencherer présentèrent de nombreux écueils que Gremillon ne sut toujours éviter. Mais l'autorité de Gabin sauva beaucoup de choses; il sut créer un personnage inhabituel pour lui, celui d'un industriel, et s'essayer dans une certaine mesure aux rôles de composition.

Gabin, qui a refusé de signer des contrats avantageux avec l'Allemagne, vient de terminer, avec Michel Carné, « Le Quai des Brumes ». Après « Jenny », nous avons fondé sur Carné des espérances que « Drôle de Drame » a un peu déçues. Mais sans doute saura-t-il néanmoins tirer parti du talent de notre meilleur acteur dramatique.

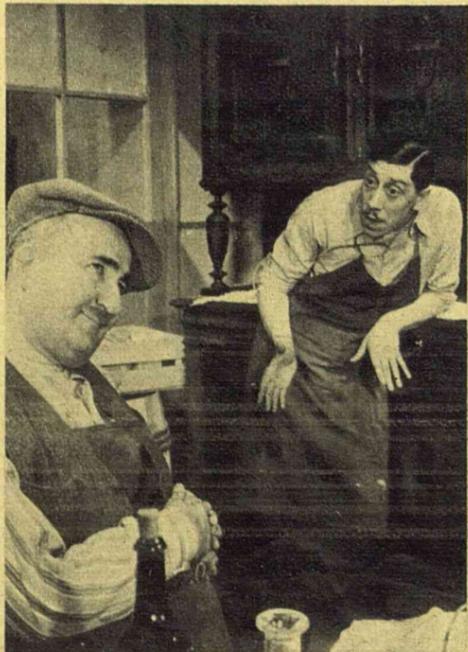
Pour Gabin — comme pour Renoir — le jugement des critiques coïncide avec le goût du public et même avec le sens commercial des directeurs de salles. Dans un récent referendum organisé auprès des « exploitants » par la revue La Cinématographie Française, Gabin est arrivé en tête des acteurs dramatiques avec 4.802 voix, n'étant battu par les acteurs étrangers ou français que par le seul Fernandel (11.174 voix).

Georges SADOUL.

LES FILMS

LA BARONNE ET SON VALET

Le valet du premier ministre de Hongrie devient député sans cesser d'être domestique; il renverse respectueusement son maître en continuant de lui passer ses chaussettes, jusqu'au moment où, devenu ministre, il épouse la belle-fille de l'ex-premier. Cette situation a plus à voir avec les livrets d'opérette qu'avec la vraisemblance, surtout lorsqu'on la situe dans



un pays qui connaît depuis vingt ans une terrible dictature. Mais, ce paradoxe une fois posé on a su en tirer d'agréables scènes de comédie. William Powell n'est pas si joli garçon que tout cela, mais il joue fort bien, Annabella est une belle fille, mais elle pourrait aisément être une meilleure actrice. Cet équilibre de défauts et de qualités forme paraît-il un « couple idéal ». (Film américain de Walter Lang avec Annabella et W. Powell.)

LIBERTE

« Regardons par la fenêtre, ma chérie, nous verrons passer sur le boulevard Raspail le cortège que le président Thiers conduit place de la Concorde. » Le Boulevard Raspail (qui n'est pas sur le chemin qui va de la Concorde à l'Elysée ou à la place Saint-Georges), fut percé quelque quarante ans après la mort de M. Thiers. Cette phrase du dialogue de « Liberté » donne une idée de la valeur documentaire de ce film historique, gâté et cocardier. Bartholdi, que l'on prétend glorifier, est présenté en réalité comme un arriviste prétentieux et imbécile, bon tout au plus à prononcer des paroles de la profondeur de celles-ci : « L'Egypte... ah ! oui, l'Egypte !... le sphinx... ! les pyramides !... » Ce rôle de commis-voyageur en dessus de cheminée est platement tenu par le déclamatoire Maurice Escande. Le metteur en scène Jean Kemm a réussi à ravaler ce pays admirable qu'est l'Alsace un peu en dessous des dessins de Hansi. Un film à bâiller, un film à dormir. (Film, hélas ! français de Jean Kemm avec Maurice Escande, Germaine Rouer, etc.)

Fernandel et Charpin dans une scène du « Schpountz »



Une attitude de notre admirable comique Fernandel, avec Orane Demazis, dans « Le Schpountz »

LE SCHPOUNTZ

Un « Schpountz » c'est, en argot des studios, un amateur qui rêve de cinéma et qui se croit Clark Gable ou Greta Garbo. Marcel Pagnol est un auteur qui retient l'attention. Si son œuvre reste souvent superficielle elle vaut cependant par un réalisme facile, vulgaire, impur, mais robuste, et qui a permis à Pagnol, à peu près seul dans son époque de créer un type. On dit un Topaze... Comme on dit une Bovary, mais aussi un Joseph Prudhomme ou une Bécassine. Peut-être, demain, le Schpountz deviendra-t-il aussi populaire que les Pieds Nickelés. Donc, le Schpountz, neveu d'un épicier méridional, signe avec des gens de cinéma en veine de mystification un faux contrat et arrive à Paris avec l'ambition de devenir un grand acteur tragique. Il aura la gloire, mais comme Comique, Pagnol a délibérément mené ce vaudeville cinématographique avec le rythme et les procédés du théâtre. Les dialogues sont très longs, les événements importants se déroulent dans la coulisse, le texte et le jeu des acteurs ont beaucoup plus d'importance que l'élément cinématographique. Ce film, qui dure deux heures et demie, est aussi long qu'une pièce. Ce qui est le meilleur, c'est peut-être l'arrière boutique provençale, ce qui demeure le pire, ce sont des déclamations cabotines et déplacées sur le comique ou sur la jeunesse, où s'étale à plaisir toute une « profondeur » boulevardière. On veut être Molière et on arrive tout au plus au niveau de Francis de Croisset.

NOUS AVONS AIME :

UN PEU :

Le Schpountz (Pagnol-Fernandel); Les Disparus de Saint-Agil (bien fait); La Bataille de l'Or (en couleurs); Cette Sacrée Vérité; L'Impossible M. Bébé; Charmante Famille (vaudevilles américains); L'Excentrique Ginger Ted (Laughton); Délicieux (délicieux); Orage (amour); Naples au baiser de feu (passable); Un Carnet de Bal (vedettes).

BEAUCOUP :

Le Puritain (Prix Delluc); La Force des Ténèbres (policier); Un Jour aux Courses (Marx Brothers).

PASSIONNEMENT :

Terre d'Espagne (documentaire de Joris Ivens); Rue sans Issue (dramatique); La Marseillaise (admirable); La Grande Illusion (le meilleur film de 1937); Pierre le Grand (historique).

PAS DU TOUT :

Valeur de femmes, Liberté, L'Occident, Tamara la Complaisante, Bar du Sud, Légions d'Honneur (Grand Prix du Cinéma Français), La Tragédie Impériale, Monsieur Bégonia.

Nous recommandons à nos lecteurs Parisiens d'aller voir le vendredi 29 avril, à 21 heures, salle F.I.F., 33, Champs-Élysées, Les Niebelungen, de Fritz Lang, classiques du film muet.

Ce qui fera le succès du film, c'est l'excellent, l'inimitable Fernandel; quel excellent acteur ! quel fin comique ! Orane Demazis est bonne, ainsi que Charpin. La satire des milieux cinématographiques sonne souvent très faux, bien que ce milieu, plus qu'aucun autre, prête à la satire. (Film français de Marcel Pagnol avec Orane Demazis, Charpin, etc.)

FAUX TEMOIGNAGE

Vilaine tête et bon cœur, Jerry Davis, victime d'une machination de gangsters, est mis en prison pour un crime qu'il n'a pas commis, mais il en sort grâce à sa belle voix, à sa fiancée, à un détenu repentant et à un pasteur ami de la boxe. Un film américain de série, consciencieux et sans éclat. (Film américain de Frank Mac Donald avec Dick Foran, June Travis, etc.)

G. S.

LES STUDIOS FRANÇAIS EN PLEINE ACTIVITÉ...

MARS est le mois qui, du point de vue cinématographique, a le plus d'importance. C'est en mars que l'on commence à envisager la production pour la saison à venir, c'est en mars également que commence la dernière période de la saison en cours. De novembre à mars chaque firme a donné le meilleur d'elle-même pour assurer une prédominance sur les autres. De mars à juillet, les réserves vont commencer à jouer pour ceux qui ont lutté pendant ces cinq derniers mois. Mais pour certaines maisons qui se sont patiemment tenues à l'écart pendant cette période, ce sont les têtes de série qui vont intervenir maintenant. Et ce paragraphe s'applique principalement et presque exclusivement à deux maisons sous le nom d'Alliance Cinématographique Européenne et la « Tobis ». Aucun film de ces deux firmes n'est sorti pendant ce que l'on appelle la grande saison. La raison en est simple. Leur qualité, à d'infimes exceptions près, est voisine de la nullité, donc incapable de rivaliser avec le cinéma français actuellement en pleine renaissance. En sortant à un moment où celui-ci ralentit un peu le rythme de sa production pour souffler, ces maisons peuvent donc prétendre drainer vers elles la majorité des recettes.

C'est ainsi que bientôt la « U.F.A.-A.C.E. » va nous présenter ce « navet » en costumes qu'est « La Vie d'Adrienne Lecouvreur », dont Pierre Fresnay est la vedette avec Yvonne Printemps.

Malgré les visites de M. Goebbels au studio, malgré les millions engloutis, ce film est, de l'avis même d'artistes qui ont pu le voir, absolument « imbuvable » (c'est leur propre terme).

Nous verrons également « Ma sœur de lait », avec Henry Garat, Lucien Baroux et André Lefaur. L'un de ces artistes me confiait récemment que, malgré un très ancien contrat le liant à la U.F.A., il envisageait très sérieusement de le rompre tellement il était écœuré des méthodes de travail en usage à Neubabelsberg. Nous verrons encore « Ce bon monsieur Victor », avec Raimu, Pierre Blanchard, Madeleine Renaud et Viviane Romance.



Les trésors artistiques de REIMS à l'Orangerie



Un beau portrait exécuté par Cranach le Jeune (16^e siècle)

la maîtrise de la composition, la vérité du détail, la richesse des couleurs et des formes.

Auprès d'elles, les six toiles peintes — extraites d'un ensemble de 24 — paraissent d'abord d'un moindre éclat, à cause de leurs couleurs pâles. Mais un examen plus attentif, permet de juger de la noblesse et de la fermeté d'un travail qui rappelle de près le style des grandes enluminures. L'ensemble dont elles font partie constitue un document de premier ordre sur l'époque qui les vit naître.

La statuaire est très bien représentée par des fragments ou des pièces détachées. Nous ne pouvons malheureusement pas voir ce qui, au point de vue sculpture, est le plus beau, à Reims, c'est-à-dire le travail de sculpture à même la cathédrale, ce qui est, de beaucoup, le plus caractéristique du style gothique pur. Il n'en reste pas moins que ces fragments nous montrent à quel point cet art, essentiellement populaire, se tenait, loin de l'emphase et du symbolisme lourd, dans un équilibre étonnant de génie inventif et de simplicité. Le naturel de certaines statues, de certains gestes est purement admirable.

L'orfèvrerie, la ferronnerie, l'enluminure sont également très bien représentées. Mais il faut insister sur la présence, dans cette exposition, de deux collections picturales de premier ordre, bien que ne se rapportant pas à la Reims gothique.

D'une part quinze portraits sur papier des maîtres germaniques : les deux *Cranach*, *Holbein le jeune*, *Amberger*; spécimens uniques en France, d'une puissance et d'un réalisme stupéfiants.

D'autre part, une très belle collection de *Corot*; toutes d'un style très pur, dans la meilleure manière (qui est la sienne, et non celle des imitateurs).

De nombreuses autres toiles de maîtres complètent l'intérêt de cette Exposition, côté peinture.

Voilà de quoi réjouir, non seulement les amateurs d'art et les oisifs éclairés; mais de quoi éduquer et enrichir toute une classe de gens — la plus nombreuse — qui ne demandent qu'à posséder par l'esprit ce qui leur appartient par l'histoire, et pour qui l'on n'a pas prévu, cependant, un prix d'entrée inférieur à 10 francs. Ce qui est une étrange façon de les inviter à venir.

Luc DECAUNES.

P. S. — Les camarades qui visiteront cette exposition trouveront un véritable guide détaillé dans le numéro spécial que le journal « Beaux Arts » lui a consacré; ce numéro a l'avantage de ne coûter qu'un franc cinquante.



Une des sculptures que l'on peut admirer à l'Exposition de l'Orangerie.



Une des meilleures tapisseries exposées

Ce n'est pas d'aujourd'hui que date cette haine naturelle des dictatures et des oppressions pour tout ce qui est la beauté. Les massacres artistiques de Madrid ont des précédents dans l'histoire. Les bombes et les obus fascistes qui ont anéanti le Palais des ducs d'Albe et le Prado partent des canons et des bombardiers que l'impérialisme allemand de 1914 braquait déjà sur la civilisation.

Parmi ces illustres victimes d'une barbarie pour qui la force tient lieu de toute autre grandeur, Reims et ses trésors artistiques s'inscrivent au premier rang. Capitale d'un art et d'une pensée qui, pendant près de deux siècles furent le visage même de la France, Reims subit, de 1914 à 1917, de terribles mutilations. Car la guerre moderne ne se contente plus du sang et de la chair des hommes; il lui faut encore leurs œuvres, tout ce qui fait leur dignité et leur grandeur.

Aujourd'hui, grâce aux efforts passionnés d'amis de l'art, d'hommes tels que Henri Deneux, l'admirable cathédrale gothique a retrouvé un peu de son ancien visage; il n'en reste pas moins une terrible cicatrice que rien ne pourra faire oublier. Plus heureux, certains trésors de la vieille ville médiévale ont gardé leur intégrité. Ce sont ces trésors que l'actuelle Exposition du Musée de l'Orangerie nous restitue avec une sobriété de présentation fidèle à l'esprit muséographique nouveau : peu de pièces, mais des chefs-d'œuvre.

Les tapisseries sont, sans doute, ce que nous pouvons le mieux apprécier parmi les pièces de l'époque. Au nombre de trois, elles sont révélatrices d'un art dont la sûreté et la poésie étonnent. Celle de gauche, en particulier, qui représente « l'histoire du Fort Roy Clovis », et date probablement du xv^e siècle, est d'une grandeur étonnante, non du point de vue de la taille, mais par

Comme on le voit, l'Allemagne n'hésite pas à engager les meilleurs acteurs de chez nous, non pour les utiliser au mieux de leur talent comme elle essaye de les en persuader, mais pour en priver le cinéma français.

Heureusement, que, si nous jetons un coup d'œil sur l'activité du cinéma français, nous le trouvons de taille à résister à ce nouvel assaut. « Les disparus de Saint-Agil » sortent cette semaine. C'est une réalisation de Christian Jaquet, dont Eric Von Stroheim, Michel Simon, Armand Bernard et Robert Le Vigan sont les vedettes. Et voici « Le Schpountz », le dernier film de Marcel Pagnol, avec Fernandel; « La Présidente », un film de Fernand Rivers, avec Elvire Popesco, Henry Garat et André Lefaur; « Les filles du Rhône », « Quoi des Brumes », « La Vénus de l'or », « Le Patriote », « Les femmes collantes », « Les gâtées de l'Exposition », « Grisou », « La piste du Sud », « Firmin, le muet de Saint-Pataclet », « Le mariage de Véréna », « Taxi 38 », « Tempête sur l'Asie », et des dizaines d'autres.

Cette abondance de films prêts à sortir n'a pas ralenti l'activité de nos studios, bien au contraire. C'est ainsi qu'à ceux de Joinville, G.W. Pabst vient de commencer « Drame à Shanghai », tandis qu'à François-ler Jean Choux achève « Paix sur le Rhin », que Jean Dreville donne le premier tour de manivelle du « Joueur d'échecs » dont Conrad Veidt et Françoise Rosay sont les vedettes.

À Paramount-Saint-Maurice, Maurice Cloche, le remarquable réalisateur de « Ces dames aux chapeaux verts », achève « Le Petit Chose » et André Berthomieu travaille aux « Nouveaux riches ».

À Epinay, on tourne « Gosse de Riche », avec Pierre Brasseur, Madeleine Robinson et Aimos, et « Alerte en Méditerranée ». Place Clichy c'est « L'Avion de Minuit » qui occupe le plateau, tandis qu'à Billancourt Fernandel est la vedette de « Barnabé » que réalise Alexandre Esway. Dans les autres studios de la région parisienne c'est « Le grand rêve », dont Jean Benoît Lévy assume la réalisation, « Clodoche », dont Jules Berry est la vedette. Sur la Côte d'Azur enfin, Félix Gandera vient de commencer « Le Paradis de Satan », dont Jany Holt, Jean Pierre-Aumont sont les vedettes.

Jean Renoir enfin, voyage à travers la France à la recherche d'extérieurs pour son prochain film.

Ne voilà-t-il pas là tous les signes d'une activité des plus rassurantes. Et c'est bien là le plus sûr moyen de barrer la route au dumping hitlérien, dumping qui n'est pas seulement une manœuvre cinématographique mais bien une manœuvre politique et économique.

Toute cette activité reçoit d'ailleurs une consécration qui pour ne pas être officielle n'en a pas moins une valeur certaine. Car Hollywood, la capitale du cinéma, délègue dans nos murs les plus charmantes de ses vedettes et quelques importants producteurs.

Claudette Colbert, pour la première fois depuis son départ pour l'Amérique, à l'âge de trois ans, revient en France. C'est là certes un voyage de vacances, mais dont le caractère publicitaire n'est pas totalement exclu. Wallace Beery a, lui aussi, passé quelques jours à Paris dernièrement. Tout comme Dolorès del Rio et d'autres.

D'ailleurs, Danielle Darrieux revient en France pour tourner, comme Mireille Balin, il y a quelques semaines, comme Julien Duvivier, comme tous ceux qui alléchés par les dollars avaient déserté nos studios et reviennent aujourd'hui reprendre une place qu'ils n'auraient jamais dû quitter.

Car cette place n'est plus très loin de la première.

Claude BRIAC.

Pendant la course Paris-Roubaix, le vent souffla avec une grande violence. Notre photo, prise à bord d'un avion, montre les coureurs, peu après Amiens, disposés en éventail pour lutter contre le vent.



Magnifique record établi par Boïtchenko

A la fin de l'autre semaine, une sensationnelle nouvelle nous parvenait de Moscou: le fameux brasseur Boïtchenko avait battu le record du monde des 200 mètres brasse en couvrant la distance en 2 minutes 36 secondes 2/10 ! Le précédent record était la propriété de l'Américain Jack Hosley, avec le temps de 2 minutes 37 secondes 2/10.

La dépêche ajoutait, par ailleurs, que Boïtchenko semblait capable de faire

beaucoup mieux encore, étant donné son état de fraîcheur remarquable après son retentissant exploit.

Nos lecteurs se souviendront peut-être que, il y a quelques mois, Jean Taris, revenant de l'Union Soviétique, nous lui avions demandé ses impressions sur son voyage.

Parmi tant de réflexions empreintes de bon sens, Taris nous disait à peu près : « Si les nageurs soviétiques savaient s'entraîner, il ne tarderaient pas à prendre place parmi les meilleurs du monde. »

Mais le voyage de Taris et les enseignements que les sportifs soviétiques en ont tiré commencent à porter leurs fruits.

Mieux entraîné, Boïtchenko s'est attaqué aux 200 mètres brasse, distance sur laquelle il ne réalisait jusqu'alors que des performances relativement — très relativement ! — médiocres. Et, dès ses premiers essais, le record du monde de la distance passe de vie à trépas.

Gloire aux basketteurs français

Rencontrant dernièrement l'équipe italienne, notre glorieuse équipe française de basket-ball a été battue d'extrême justesse (deux points d'écart) après que des prolongations aient été disputées.

C'est la seule défaite que nos basketteurs ont eu à enregistrer cette saison. Aussi on peut bien dire que les joueurs qui la composent ont fait une magnifique saison. De même qu'il n'est pas excessif

Si bien que ce pauvre Red Star, s'il survit à toutes ces catastrophes, végétera en seconde division en compagnie de ce pauvre C. A. P., autre « vieille gloire », qui après des années et des années d'efforts pour former des joueurs ne joue plus qu'un rôle très effacé depuis que ses vedettes l'ont quitté.

Décidément, le football professionnel parisien est bien malade. Et comme le football amateur n'est guère brillant...

Pour une surprise, ce fut une surprise !

Avec un terrible vent debout, les meilleurs coureurs cyclistes français et belges ont rallié, le dimanche de Pâques, la ville de Roubaix, après avoir pris un rapide départ à Argenteuil.

Sur le large boulevard Delory, avec d'ailleurs un retard confortable sur l'horaire prévu, deux hommes, deux Belges, se disputèrent au sprint la première place. C'étaient Hardiquet et Storme.

Le premier est un champion connu et coté. Très vite à l'emballage, on s'attendait d'autant plus à sa victoire que Storme était, lui, parfaitement inconnu, autant du grand public que des habitués pronostiqueurs (sic), même si aujourd'hui ils essaient de nous faire croire que, déjà, ils avaient « compris » ce que valait Storme.

Du reste, ce Paris-Roubaix fut bien la course des révélations, comme disent des techniciens... es journalistes. Si bien que dans les vingt premiers classés, on ne trouve que six vedettes de la route : Hardiquet (second), Disseaux (neuvième), Marçailou (onzième), Kaers (douzième), Ch. Péliissier (quatorzième), de Caluwé (quinzième).

Il n'y a là ni Sylvain Maës, ni Danneels, ni Reby, ni Vervaecke, ni Antonin Magne, ni Lapébie, ni Chocque, ni Speicher, ni Le Grevès.

Gardons-nous toutefois de crier, comme tant d'autres, au déclin des « cracks ». Parmi ceux que nous venons de citer, il en est qui savent parfaitement ce qu'ils font et ne cherchent nullement à être trop tôt en forme...

Pour rire un peu...

La semaine dernière, la salle Wagram affichait à son programme de boxe la rencontre Huat-Sangchili en match vedette.

Dans les jours qui précéderont immédiatement ce combat, on ressortit dans le « grand jaune » tous les qualificatifs en usage dans la maison. Huat était le « chat-tigre », Sangchili le boxeur si « scientifique ». Il y en eut plusieurs centaines de lignes roulées dans la même farine.

Le combat passe. Il est plutôt « moche ». Sangchili bat Huat par abandon au 7^e round.

Titre de « l'Auto » du lendemain : « Victoire sans gloire de l'aveugle Sangchili sur le paralytique » Eugène Huat. »

Maintenant, si vous aimez ça, retenez toujours vos places pour la prochaine séance.

SPORTS

d'avancer qu'ils forment actuellement le meilleur « team » européen. Car, contre l'Italie, il faut convenir que l'absence du grand arrière stadiste Cohn — cependant fort bien remplacé par le jeune Duplan — a quelque peu nuï au jeu et à la cohésion de l'équipe.

Gloire donc aux Flouret, Cohn, Hele, Rolland, Fabrikant, Lesmayoux, Duplan, Mertz, qui, avec tant de talent et de force, défendirent les couleurs françaises au cours de la mémorable saison 1937-38.

Et pourvu que ça dure !

Adieu, Red Star !

Depuis quelques semaines déjà, on craignait pour le Red Star la « descente » en deuxième division.

Mais, désormais, le doute n'est plus permis : le si glorieux club parisien ira, dans la division inférieure, rejoindre Montpellier et quelques autres à qui semblable mésaventure est déjà arrivée.

C'est à la suite de ses défaites devant Marseille et Antibes (défaites d'autant plus cuisantes qu'elles étaient obtenues sur le propre terrain du Red Star) que la « descente » apparut inévitable.

Il est vraisemblable que cet événement sonnera le glas des espoirs mêmes que ce club pouvait nourrir de revenir rapidement « à la surface ».

En effet, les revers ont apporté la zizanie dans ses rangs. L'entraîneur est honni. Les « mécènes » menacent de retirer leurs fonds. Enfin, et surtout, les meilleurs joueurs, tels Aston et Dupuis, sont d'ores et déjà embauchés ailleurs.

VOIR LIRE ENTENDRE

LES LETTRES

LE POÈTE CESAR VALLEJO EST MORT

Le grand poète péruvien César Vallejo vient de mourir à Paris, après une longue maladie. De race péruvienne indigène, il avait eu une vie dure qui n'est pas étrangère à sa mort à l'âge de 44 ans. Poète de sa race, il avait publié sur elle de nombreux livres, parmi lesquels nous citerons : « Héros noirs », « Trilce ». Auteur d'un livre en prose sur l'Union Soviétique, « Russie 1931 », il avait également écrit un livre de caractère social, Le tungstène, sur les souffrances des travailleurs indigènes dans les mines de ce métal précieux au Pérou. Membre de l'Association des Ecrivains pour la défense de la Culture », il avait pris part, en juin dernier, aux Congrès de Madrid et de Paris de cette association. Ses derniers mots ont été pour l'Espagne républicaine.

LE THEATRE

Les Marrons du Feu, exquise comédie d'Alfred de Musset, rarement jouée depuis sa création, va être montée au Théâtre des Deux-Masques, en matinées classiques, en deux versions différentes : comédie et opéra-comique par M. Robert Darène.

« PLUTUS », A L'ATELIER

Plutus, d'Aristophane, semble vouloir faire, au Théâtre de l'Atelier, une carrière aussi triomphale que La Paix, cette autre pièce du grand grec montée également par Charles Dullin.

On sait que, la dernière en date dans l'œuvre d'Aristophane, Plutus est, de toutes ses comédies, la mieux conduite, la mieux composée, bref, la plus théâtrale. Simone Jollivet en a donné une adaptation pittoresque qui demeure fidèle à l'esprit de l'original. Qu'on ne se hâte pas de lui reprocher certains effets faciles qu'elle a ajoutés et que lui a dictés l'actualité. Ils sont, eux aussi, dans l'esprit du poète comique qui ne se faisait pas faute de glisser dans ses ouvrages des attaques particulières, voire des injures personnelles que seuls pouvaient comprendre les contemporains.

Prototype du citoyen-moyen d'Athènes, Chrémyle est allé demander à l'oracle d'Apollon comment il devait s'y prendre pour s'enrichir. D'une honnêteté scrupuleuse, il est couvert de dettes, et la révolte gronde en lui : « Les braves gens sont trop bêtes. J'élèverai mon fils en coquin. » L'oracle lui dit d'emmener avec lui la première personne qu'il rencontrera sur sa route. Chrémyle rencontre un lamentable vieillard, sous les hardes de qui se cache Plutus, c'est-à-dire la Richesse. Mais Plutus est aveugle (c'est ce qui explique pourquoi l'or ne va qu'aux brigands et aux sots). L'honnête Chrémyle entreprend de lui rendre la vue. Le miracle s'opère et il s'ensuit que les gens de bien seuls pourront être riches. Révolution incroyable dans l'histoire de l'humanité ! Mais voici que cette nouvelle situation va comporter bien des déboires. Tout le monde s'ennuie, maintenant que tout le monde est riche. Et l'on s'apercevra bientôt que toute vie est incomplète, qui n'a pas sa place à la joie du travail.

Autant la satire sociale présente des aspects véridiques, justes et cinglants, autant elle ren-

ferme des contradictions et des vues utopiques. C'est à tort que l'on chercherait dans Aristophane les prémisses d'un humanisme socialiste. Il ne faut pas oublier que malgré ses semblants de respect pour la multitude il reste le plus aristocrate des poètes d'Athènes.

Spectacle magnifique à l'Atelier, grâce au génie de Charles Dullin, qui joue le rôle de Chrémyle et à qui l'on doit la somptueuse mise en scène. L'émouvante artiste Hélène Dasté incarne avec grandeur le personnage de « Pauvreté ». Quant au jeune chanteur Attilio, plein d'allant et de verve, il met sa voix héroïque au service de la plus méditerranéenne des musiques, celle de Darius Milhaud.

François DRUJON.

regards-tourisme

est à votre entière disposition pour tous renseignements concernant les voyages, excursions, spectacles et l'organisation de vos vacances

Dites-le à vos amis, vous leur rendrez service !

Venez nous voir ou écrivez-nous à « Regards-Tourisme » 53, rue de Chabrol, Paris-X^e

LE PRINTEMPS SUR LA COTE D'AZUR ET DANS LA MONTAGNE ... UN ENCHANTEMENT !

NICE

Voyage de 7 jours 539 fr.
Voyage de 15 jours 829 fr.
Voyage de 20 jours 1.010 fr.

CHAMONIX

Voyage de 10 jours 524 fr.
Voyage de 17 jours 794 fr.
Week-end 296 fr.

FONT-ROMEU

Week-end 375 fr.

Tous les prix comprennent : le voyage aller et retour, le séjour complet (chambre, trois repas, boisson), le service, la taxe de séjour.

Tous renseignements et inscriptions à : « Regards-Tourisme », 53, rue de Chabrol, Paris (10^e).

Le beau voyage de "REGARDS"

Ce samedi de Pâques le soleil ayant décidé d'être de la partie, la gare de l'Est connaissait l'animation des grandes fêtes. Cette animation était rendue plus intense car « Regards » donnait, ce matin-là, le départ de son train spécial pour Strasbourg.

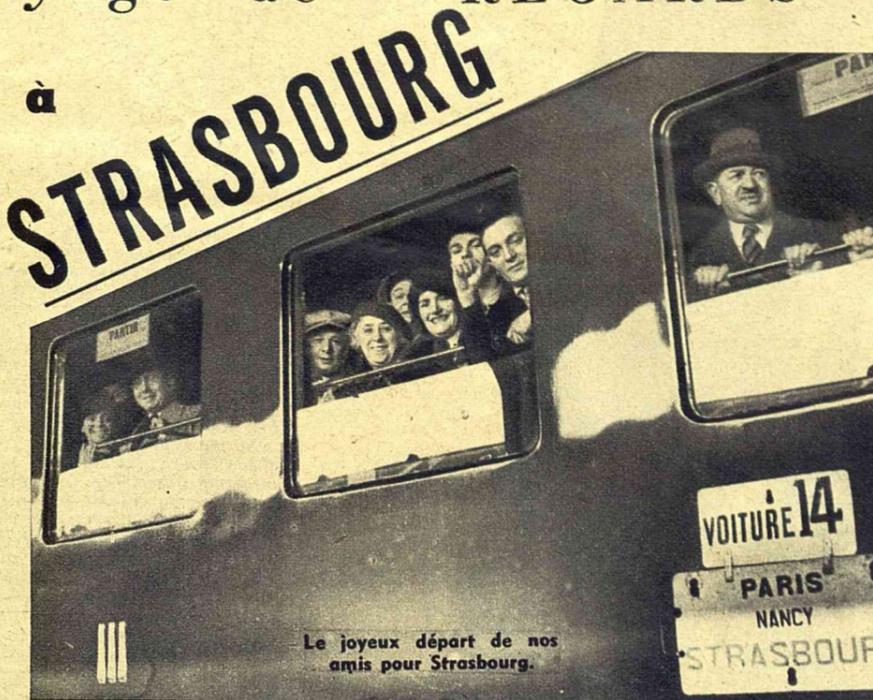
Mines réjouies, visages souriants, nos voyageurs sont bientôt installés dans leurs confortables wagons, heureux à l'idée d'échapper pour quelques jours à la lourde atmosphère parisienne.

Le train s'ébranle au milieu des acclamations et, peu après, Paris et sa banlieue ne sont plus qu'un souvenir. La campagne parée de ses plus beaux atours printaniers charme les yeux et bientôt après, la Ferté-sous-Jouarre un hurrah salue le château de la Bergette, bien connu des ouvriers de la région parisienne qui viennent y passer leur dimanche grâce à la belle réalisation de la « Famille Nouvelle ». Voyage gai, voyage sans histoire, successivement défilent Château-Thierry qui évoque la grande guerre, Chalon-sur-Marne et sa campagne crayeuse, Bar-le-Duc rendu célèbre par les inoubliables La Guillaumette et Croquebol, à Nancy un petit souvenir à Stanislas Leszinski, Saverne, célèbre par l'affaire du savetier et enfin Strasbourg.

Joyeusement, nos touristes gagnent la sortie. Dans la cour de la gare, les délégués de Strasbourg, nos amis Offenbroich et leurs camarades de l'A.T.P. nous attendent. Chaudes congratulations et bientôt les touristes sont installés dans les hôtels très confortables où ils vont passer deux nuits. Après un court délassement chacun part prendre contact à sa façon avec la belle cité alsacienne. A 6 heures, les cars viennent les chercher pour les conduire au restaurant où un plantureux repas à la mode du pays les attendait.

Dimanche matin. Après une bonne nuit et un copieux petit déjeuner à l'hôtel, nos camarades partent par petits groupes accompagnés de guides locaux faire à pied la visite des curiosités de la ville. La ville ancienne retient particulièrement l'attention : la Cour des Corbeaux, la Cathédrale, les vieilles rues, les vieilles maisons, ensuite la ville nouvelle est parcourue : l'Université, le Palais Impérial, le nouvel Hôtel des Postes, etc. L'appétit aiguisé par cette promenade matinale les voyageurs envahissent pacifiquement le restaurant où ils font honneur aux plats choisis et nombreux, aux vins du Rhin. A la célèbre bière alsacienne.

A 14 heures, les autocars conduisent notre



Le joyeux départ de nos amis pour Strasbourg.

groupe à la frontière allemande, au fameux Pont de Kehl, et font le circuit des admirables environs de Strasbourg et en particulier les bords du Rhin et le Fuchs am Buckel, lieu de promenade préféré des Strasbourgeois. Ensuite visite de l'Orangerie.

Dîner à notre restaurant qui, décidément, fait bien les choses et vite au lit car demain il faudra se lever de bonne heure pour l'excursion dans les Vosges.

Lundi, dernier jour de cette belle randonnée en Alsace, mais c'est également le jour de la grande excursion en autocar. Cette excursion laissera dans l'esprit de chacun un souvenir inoubliable. Quelle magnifique contrée, quels sites remarquables ! Après Rosheim et Ottrot c'est le fameux Mont Saint-Odile, du haut de ses huit cents mètres la vue s'étend sur la merveilleuse plaine d'Alsace et les exclamations de

plaisir fusent de toutes parts. Puis c'est la belle station climatique de Hohwald aux majestueuses forêts de sapins et Villé où la caravane s'arrête pour déjeuner. Décidément, la cuisine alsacienne plaît aux Parisiens et le vin d'Alsace n'est pas dédaigné. Après ce repas, nous voilà maintenant devant l'imposant château de Hohkoenigsbourg qui est visité religieusement. C'est d'ailleurs dans ce château que fut ornée une partie du célèbre film de Jean Renoir « La Grande Illusion ». Nous passons à Sélestat et nous voici à nouveau à Strasbourg.

Il reste une demi-heure pour préparer les valises et bientôt tout le monde s'installe dans le train du retour. Malgré l'ennui de quitter une si jolie contrée, c'est en chantant que se fait le trajet Strasbourg-Paris et les touristes font savoir aux organisateurs, dans une pétition, toute leur satisfaction d'avoir si bien employé les fêtes pascales.

POUR VOS LOISIRS



GAMINE DE RIEN

MISTINGUETT est la preuve qu'on a l'âge de ses jambes. Les siennes n'ont pas vieilli. On les voit avec les yeux de nos grands-pères quand ils avaient trente ans : fines de chevilles, minces du mollet et lestes comme un couplet montmartrois. Quand elle chante, ce sont ses jambes qui poussent le contre-ut.

Et les spectateurs écoutent de tous leurs yeux. Aussi on se demande ce qui a bien pu décider Mistinguett à devenir vedette de la radio.

On a l'impression que, devant le micro, sa voix est cul-de-jatte. Ce qui ne l'empêche pas d'être dans ses petits souliers.

Mauvais, ça ! on ne remplace pas les cordes vocales par des rides.

Remarquez qu'on serait tout indulgent si Miss ne voulait pas tricher. Quand Marguerite Moreno parle au micro, elle ne cherche pas à jouer les gamines. Tandis que Mistinguett, pour nous dire : « Bonsoir », prend un petit ton fûté de petite fille vicieuse qui fait soulever les épaules de commisération.

On se demande, en effet, si ce n'est pas malgré elle qu'elle retombe en enfance.

Elle aggrave son cas en nous la faisant au sentiment. Elle prend une voix apitoyée pour nous parler des malheurs d'une fille de Montmartre ou de l'infortune d'un clochard. Mais c'est si factice qu'on a l'impression non pas du déjà vu mais du déjà lu. Mistinguett doit découper ses « tranches de vie » dans les bouquins de Xavier de Montépin ou de Pierre Decourcelle. Et puis on sait, à l'avance, comment ça va finir : par une chanson de son répertoire.

Toute sa causerie est faite pour amener le petit couplet final.

A sa place, j'appellerais ses « reportages parisiens » : « rues barrées ».

Parce que c'est dans les rues barrées que la foule se rassemble pour écouter des chansons.

Mais comment en vouloir à Mistinguett de son chiqué ? Toute sa vie s'est passée sur les planches. Paris, pour elle, c'est un décor de M. Henri Varna.

Quand elle est arrivée au bas de l'escalier du Sacré-Cœur, il est tout naturel qu'elle dise : « L'ai-je bien descendu ? »

Maurice Diamant-Berger renonce donc à ses Editions spéciales. Il l'a annoncé l'autre soir aux auditeurs du Poste Parisien. Figurez-vous qu'il avait parlé objectivement de la guerre d'Espagne.

Ça a choqué une oreille croix-de-feu. L'oreille a pris sa plume de Tolède et a intimé à Diamant-Berger l'ordre de ne plus recommencer. Diamant-Berger n'est pas Schuschnigg ; il n'aime pas les ultimatum. Plutôt que de s'amender, il préfère se taire. C'est courageux.

M. Jacques Kayser, chargé de la chronique de politique extérieure à Radio-Paris, a tenu compte de ce que M. Loyal Mistler appelle, dans un hebdomadaire, un « changement de climat ».

Ce changement consiste à brûler aujourd'hui ce qu'on a adoré hier. M. Jacques Kayser brûle même les étapes. Il nous a fait, l'autre jour, l'éloge de l'accord anglo-italien. Il a eu cette phrase charmante : « Le fait que l'accord ne sera appliqué qu'après le règlement de la question espagnole est considéré comme une garantie sérieuse... » C'est faire bon marché des républicains espagnols et vendre un peu trop tôt la peau qu'ils défendent si courageusement.

Un conseil à M. Kayser : Cache ton Ciano !

Au Poste Parisien, une très belle présentation de Paul Rebeson, par Adolphe Borchard, avec une sélection judicieuse des meilleurs disques du grand chanteur noir. Rebeson exprime, de sa voix grave et émouvante, toute la nostalgie de sa race et tout le mysticisme des neveux de l'Oncle Tom. Son Chant du Mississippi (Schow Boat) arrache des larmes à l'auditeur le plus endurci. Mais le chef-d'œuvre de Rebeson est cette complainte qui commence ainsi : « Il y a un être qui rôde autour de nous et qui emporte des noms : c'est la Mort. » C'est beau, c'est tragique, c'est hallucinant.

Les paris stupides : Le poste radiophonique de Bari cessera toute propagande antibritannique dans les milieux arabes de Palestine. (Article premier de l'accord anglo-italien.)

Ecoutez, aujourd'hui jeudi, à 20 h. 30 (P.T.T.), L'Armée dans la ville, drame en cinq actes de Jules Romains, présentation de Jean Bruhat, mise en ondes de Delferrière, interprété par l'équipe Art et Travail.

Emissions Moscou-Komintern : jeudi 22 h., vendredi 2 h. 30, samedi 22 h. Sur 25 mètres.

L'AUDITEUR X...

LOISIRS POPULAIRES DE LA SEMAINE DU 29 AU 5 MAI

SPECTACLES ET CONCERTS

Vendredi 29. — A 21 h. au Caveau de la République : « La Soirée des Chansonniers ». Pl. à 5 fr.

Samedi 30. — A 15 h., au Théâtre des Ambassadeurs : « Les Ballets 38 », dans leurs nouvelles créations avec Hans Weidt. — Au programme : « Rapsodie Espagnole » ; « Grand Ballet Indien ». Pl. 5, 8 et 10 fr. Loc. « Regards ».

VISITES DE MUSEES, CONFERENCES, etc.

Dimanche 1^{er} mai. — A 10 h., Le Louvre : « La peinture au 17^e siècle », conférence par Madeleine Rousseau, attachée des Musées Nationaux. Rendez-vous porte Denon (face monument Gambetta).

« Jean Renaud », « La femme du marin », « Le pauvre laboureur », « La fille du Maréchal de France », harmonisées et arrangées par G. Auric, H. Delannoy, Honegger, Ch. Koechlin, Darius Milhaud, H. Sauveplane.

Mme Kozenn, de l'Opéra Populaire de Vienne, y interprétera également l'Air du Baron Tzigane de Strauss.

Roger Désormière dirigera l'orchestre de 45 musiciens et notre camarade Léon Moussinac présentera le spectacle.

Une excellente soirée en perspective !

LES EXPOSITIONS

A la Galerie Carmine (51, rue de Seine) se tient présentement le 4^e Salon « De la Piste à l'Écran », dont notre ami et collaborateur Yves Bonnat est l'animateur principal. C'est ici le monde du Théâtre, du Cinéma, du Music-hall et surtout du cirque vu par une centaine de peintres qui, dans ce domaine du burlesque et de la fantaisie, ont surtout voulu se laisser entraîner eux aussi à la parade.

Il faut faire le tour de cette exposition sans aucun parti-pris de rigueur et de gravité. Dès l'entrée les objets-préface qui construisent les deux vitrines, nous invitent à la bonne grâce et la liberté de la foire. Et voici les clowns, les acrobates, les chanteurs, les athlètes, les saltimbanques, les écuyères, les artistes, les masques, tout un univers, ni tout à fait gai, ni tout à fait amer, mais qui, par nécessité et par préférence, s'est dévoué aux formes de l'évasion les plus populaires.

Toutes les œuvres exposées (toiles, gouaches, aquarelles, dessins, etc.) ne sont pas intéressantes du point de vue artistique pur ; mais il y en a peu qui ne dénotent pas au moins l'enthousiasme et le plaisir.

Des maîtres ont collaboré à cette exposition : Rouault, évidemment, Leger, Kisling, Paul Colin. Mais à côté d'eux beaucoup de jeunes : Agullar, A. Barsacq, Bercoxi, Yves Bonnat, Carlotti, N. Landowski, Mrockwio, L. Simon, Feuillatte, etc., se distinguent par leur personnalité vigoureuse. J'ai beaucoup aimé le « Clown endormi » de A. Marchand comme aussi les scènes de théâtre de Georges Vakalo. Par contre, on comprend beaucoup moins le choix de S. Poliakoff comme premier prix (music-hall) ; pas plus que la présence de la très mauvaise toile-chromo de Van Caulaert.

Trois intéressantes rétrospectives, dont l'admirable Voyage dans la Lune de G. Méliès, complètent cet agréable divertissement plastique. (Entrée gratuite.)

À la Galerie Barreiro, rue de Seine, neuf artistes se sont solidarisés pour présenter une série d'illustration, sous le titre sympathique : Imagers de France. L'imagerie fut toujours un art florissant en France. Son caractère humoris-

VARIETES

QUE VOIR
♦ Marianne Oswald, René Paulet et Edith Piaf à l'A. B. C.
♦ La nouvelle opérette des Bouffes-Parisiens : « Rien qu'un baiser ».♦ Les attractions dans les cinémas.
♦ Al Brown dans son numéro à Médrano.

COURRIER
♦ Le vendredi 29 avril 1938, à 21 heures, les Amis de Soutes présentent en soirée privée deux chefs-d'œuvre du cinéma soviétique :

Le Cuirassé Potemkine et Au loin une voile (suite de Potemkine), à la Salle Poissonnière, 7, faubourg Poissonnière.

On trouve des invitations à la librairie : Ouvert la Nuit, rue Chapot, et chez Luc Decaunes, 45, av. Michel-Bizot (12^e).

Après sa victoire — son dernier combat dit-on — sur Angelman, le boxeur Al Brown est allé sur la piste de Médrano y faire un numéro qui surprend chaque jour par sa beauté et sa fantaisie les amateurs de danse, d'acrobatie et de jazz-hot.

Rien qu'un baiser, comédie musicale qui vient d'être créée sur la scène des Bouffes-Parisiens, nous révèle un comédien de talent : Henry Bry qu'on ne connaissait jusqu'alors que comme chansonnier.

La vedette tchécoslovaque, belle et excellente chanteuse, Tania Doll, la spirituelle Huguette Grégoire, Betty Daussmond, Louvigny et Jean Granier animent de leurs talents divers une intrigue sans prétention qui a du moins le mérite de déchaîner les rires.

MUSIQUE

UN GRAND CONCERT
Sous le signe du folklore, le « Chant du Monde » organise un grand concert populaire en accord avec les Loisirs Populaires, le

Vendredi 17 mai, à 20 h. 45, à la Gaité-Lyrique.

En dehors de quelques œuvres des grands auteurs classiques, Méhul, Mozart, Beethoven, Gabriel Fauré, J. Strauss, Schubert, Bizet, seront présentées certaines autres œuvres de compositeurs d'Espagne, d'Australie et d'U.R.S.S. On y entendra aussi, en première audition au concert, six chants populaires de nos provinces françaises : « Le roi a fait battre son tambour », « Magali »,

BOLEROS



Ci-dessus : Boléro en lamé rose et blanc, imprimé de fins dessins noirs. Il est mis sur une robe du soir en crêpe noir. Lelong.
(Photo Anzon)

UNE mode très appréciée ce printemps est celle des petites vestes, vous pouvez facilement changer le porté de votre robe d'après la veste qui l'accompagnera; les tissus sont très variés, les formes également.

Les tissus : en toile unie ou imprimée, en général le fond blanc est très apprécié parce qu'il est très seyant; mais pour être plus pratique vous pouvez choisir un coloris foncé pour le fond, qui alors sera le même que celui de votre robe. Pour les vestes courtes vous devez prendre un petit dessin, un semis ou de minuscules bouquets. Si la toile est trop légère à porter, ayez du crêpe de chine ou même un lainage, il en existe maintenant de charmants à ramages très fantaisie. Peut-être, après beaucoup d'hésitations, reviendrez-vous encore aux pois, vous vous en lasserez moins, mais vous aurez alors un ensemble moins nouveau.

Si vous préférez l'uni, faites une opposition de couleur très franche : robe bleu marine avec une jaquette bleu ciel; pour l'après-midi vous porterez un chapeau assorti au coloris clair, pour le soir au contraire au coloris foncé. Il reste encore le blanc, là vous aurez toujours ce qu'il y a de plus commode à porter, le blanc allant avec tout, aussi bien avec l'imprimé qu'avec l'uni, car dans tous les imprimés il y a toujours une note blanche.

Les formes : en général ces vestes sont d'une longueur moyenne, mais suivant cependant la ligne tailleur; il est préférable de les faire soit très courtes, soit au contraire sous les hanches et très étroites, avec ou sans revers. Pour la forme boléro, il ne faut ni revers ni col, le boléro doit être bordé d'une ou deux piqûres et le boléro pour faire un effet léger et jeune doit, comme longueur, s'arrêter au-dessus de la taille.

Voyez-vous, Madame, qu'il vous sera facile cette saison d'agrémenter n'importe laquelle de vos robes.

ROUGE-GORGE.

Ci-dessous : boléro en crêpe bleu garni de grappes de raisins aux épaules. Il est mis sur un corsage en crêpe georgette plissé; la jupe est en crêpe noir, la large ceinture en crêpe bordeaux. Lelong.

(Photo Anzon)



Bon appétit !

BEAUCOUP de personnes ne savent pas faire le fromage blanc, et pourtant, fait chez soi, surtout à la campagne, c'est d'une grande ressource.

D'abord sous forme de lait caillé, opération très simple: mettez dans un grand saladier 1 litre ou 2 de lait. Passez sur le bord entre la paroi du saladier et le lait gros comme une petite noisette de mie de pain. Laissez 48 heures dans un endroit chaud. Vous aurez un superbe lait caillé que vous pourrez manger tel que avec du sucre, mais que vous pourrez faire devenir aussi Fromage Blanc : vous l'écumerez avec une cuiller, mettez la crème de côté, puis vous poserez dans une passoire une mousseline à beurre, grande. Avec une louche vous mettez votre lait caillé, sans trop le casser, sur la mousseline. Vous nouez les quatre coins et le mettez à égoutter en le pendant à un clou au-dessus de l'évier. Laissez-le ainsi toute la nuit, puis posez mousseline et fromage dans un cœur de paille. Tassez bien pour qu'il prenne la forme. Démontez-le sur un compotier et recouvrez-le de la crème que vous aurez mise au frais.

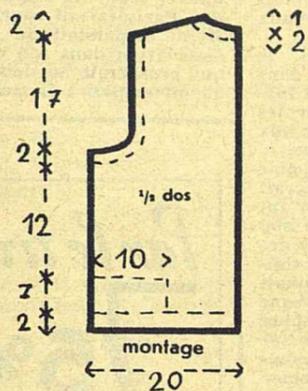
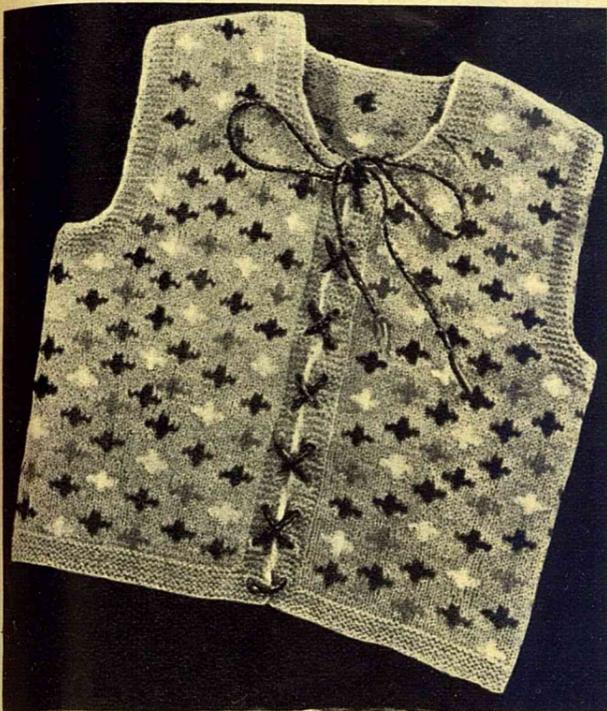
Vous pouvez aussi mélanger crème et fromage et le servir avec des pommes de terre en robe des champs, civette et estragon hachés. Chacun mettra dans son assiette ce qu'il voudra de fromage et d'herbes.

Autre formule : mêlez crème et fromage, passez dans une passoire à gros trous. Laissez sur une assiette creuse tomber le fromage comme des vermicelles. Ne plus y toucher. Mettez du sel, du poivre, 10 gouttes d'ammoniaque bien réparties sur toute la surface. Laissez sur la planche de la cuisine, sous une petite cloche métallique de 6 à 8 jours. Et mangez sur pain grillé en tartines.

SAINTE ZITE.

S VESTES

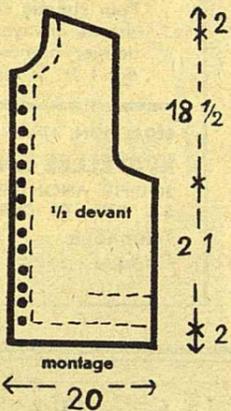
GILET SANS MANCHES POUR DAMES



Ci-dessus : gilet-veste en marocain blanc et noir. Lucile Manguin. (Photo Dorvyne)

Ci-dessous : cette veste peut se faire aussi bien en lainage qu'en toile. Elle sera plus seyante en coloris clair; les piqûres sont ton sur ton; les boutons sont recouverts du même tissu.

←5 x 9 x6>



Les chiffres entre < > signifient cm.

MESURES DU MODELE :

Tour de poitrine, 80 cm.
Longueur, 43 cm. 1/2.
Ce patron convient à un tour de poitrine de 80 à 86 cm.

FOURNITURES NECESSAIRES :

150 gr. de laine de Schaffhouse, qualité Mona 4 fils, beige. 20 gr. de laine de Schaffhouse, qualité Mona 4 fils pour chacune des couleurs suivantes: cuivre, bleu foncé, jaune, bleu clair. 2 aiguilles à tricoter N° 2 1/2.

POINTS EMPLOYES :

1. Toutes les bordures sont au point de mousse, c'est-à-dire à l'endroit des 2 côtés.
2. Le reste du gilet est au point de jersey, c'est-à-dire à l'endroit du côté endroit et à l'envers du côté envers.

Conseils de beauté

Le maquillage de printemps doit être plus discret que celui de l'hiver; employez un rose très clair, le teint foncé est moins à la mode, le rouge aux lèvres a une tendance à tirer sur le violet, mais avant tout il doit vous embellir et vous donner de l'éclat.

Ne négligez pas vos mains, elles peuvent aussi bien vieillir que votre visage, prenez simplement de l'huile d'amande douce et faites-vous tous les soirs avant de vous mettre au lit, un massage des mains.

Si vos ongles cassent avec le verni, ayez la patience de faire tous les jours pendant dix minutes un bain d'huile camphrée et employez un dissolvant gras. Si vous employez de l'acétone vous pouvez y ajouter vous-même une goutte d'huile.

Pour soigner vos gencives au lieu d'employer de l'eau dentifrice dans votre eau, mettez-y une pincée de perborate de soude, cette poudre empêche la décalcification des dents.

La veille de votre schampoing, ayez soin de vous masser le cuir chevelu avec de l'huile camphrée, vous mettez un mouchoir pour dormir afin de ne pas salir vos draps, vous aurez ensuite une chevelure beaucoup plus souple et plus brillante, n'oubliez pas de brosser vos cheveux tous les jours avec une brosse très dure, le peigne ne suffit pas à rendre les cheveux vivants.

Les soins que vous donnez à votre visage doivent être les mêmes que ceux de votre cou.



UN ANNIVERSAIRE

Les origines et l'enfance de Léon GAMBETTA

Il ne s'écoula que quarante-quatre années à peine de la petite boutique d'épicerie de Cahors où il naquit, à la pauvre bicoque de Ville-d'Avray où il mourut.

Quarante-quatre années !
Peut-on imaginer comment la vie d'un si jeune homme ait pu contenir tant de choses, et si grandes !

Qu'il s'agisse de la défense de Delescluze que le jeune avocat eut à soutenir dans le procès du « Réveil », au cours de laquelle il lança son violent anathème contre le crime du 2 décembre ; qu'il s'agisse de cette proclamation, précédant de si peu l'avènement de la République, qui tendait à « prouver que celle-ci était désormais la condition même du salut de notre pays » ; qu'il s'agisse de la réorganisation de cette première armée de la Loire, laquelle ayant été contrainte de reculer devant les Bavarois, devait bientôt triompher d'eux à Coulmiers ; qu'il s'agisse de cette défense improvisée sous le feu de l'ennemi au milieu d'un peuple incertain et abattu ; qu'il s'agisse de cette capitulation de Metz, venue nous

Léon Gambetta, nous l'avons déjà dit, naquit à Cahors, le 2 avril 1838. Son père, Joseph, originaire de Celle-Ligure (province de Gènes), était venu s'établir dans le chef-lieu du département du Lot et y avait fondé une épicerie avec, comme enseigne, cette appellation, *Bazar Génois*, laquelle peut nous paraître bizarre en France, mais se trouve répandue dans tout l'Orient où, « aller au bazar » signifie aller s'approvisionner chez l'épicier. Un frère de Joseph, Michel, qui l'avait suivi à Cahors, vendait, lui, de la poterie et de la faïence.

Joseph Gambetta avait épousé, en 1837, la fille d'un pharmacien de Cahors, Madeleine Massabie, de qui il eut, outre Léon, une fille, Benedetta. La légende rapporte qu'au mois de septembre 1837 une tireuse de cartes qui vivait à Cahors sut déjouer les ruses employées par la jeune épicière, alors en espoir de maternité ; elle lui affirma qu'elle deviendrait, six mois plus tard, la mère d'un garçon appelé aux plus hautes destinées.

Sans qualités bien exceptionnelles, le futur tribun ne se fit remarquer dans les années de son enfance que par sa turbulence, son goût marqué de courir les rues de la ville, son amour de bayer aux corneilles et pour l'école buissonnière.

Et c'est ainsi que Gambetta, à peine âgé de huit ans, un jour qu'il consacrait un bel après-midi à la paresse, s'en fut chez un de ses voisins, coutelier de son état, qu'il trouva occupé à percer des trous dans des manches de couteaux. Galtié, c'était le nom du coutelier, actionnait son foret au moyen d'un archet, lorsque l'outil se brisant soudain vint frapper l'œil droit de l'enfant qui, accoudé sur l'établi, regardait avec intérêt la manœuvre de l'ouvrier. Bien que le pharmacien Rouquette, chez qui l'on avait conduit le petit blessé ruisselant de sang, eut déclaré que l'œil n'était point crevé, une inflammation se déclara que suivit un glaucome ; grossissant démesurément, l'œil sortit de son orbite et les plus vives douleurs furent infligées à l'enfant. Il en souffrit pendant de longues années, jusqu'au jour où sur le conseil d'un de ses amis, le Dr Rieuza, Gambetta demanda à l'oculiste Wecker de pratiquer l'ablation de l'œil. C'est à compter de cette opération, laquelle eut lieu en 1867, que Gambetta porta l'œil de verre à l'occasion duquel furent contées tant d'in vraisemblables histoires.

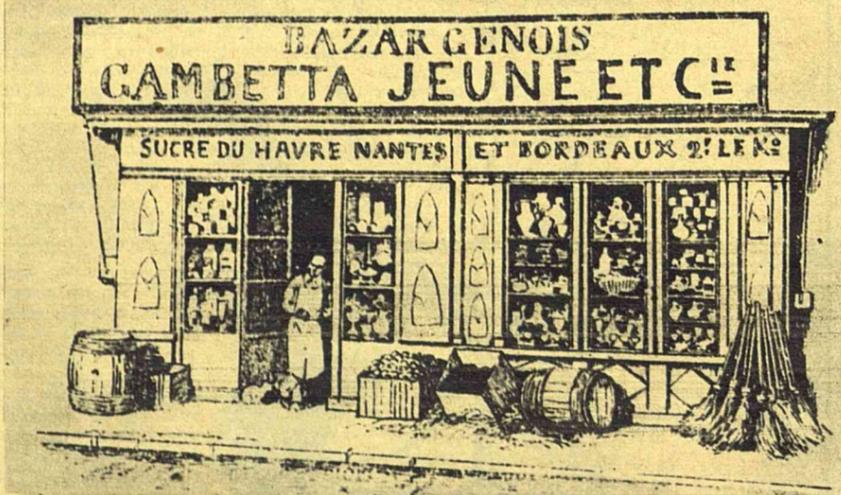
Envoyé peu de temps après son accident au petit séminaire de Montfaucon, Gambetta n'y fit un séjour que de quelques mois. Le régime sévère qui lui était infligé convenait peu à l'amour d'indépendance du jeune élève ; il y reçut un coup de poing qui aggrava son mal, s'y mourait d'ennui, en vint à menacer, a-t-on dit, son père de se crever l'œil gauche si celui-ci ne prenait pas la décision de venir le délivrer de son austère prison, si bien que nous le trouvons, en 1849, au lycée de sa ville natale, amendé, travailleur, liseur frénétique et, devenir le premier de sa classe.

Sitôt subie l'épreuve du baccalauréat, Gambetta demanda à son père de l'envoyer à Paris pour y faire son droit. Il sut triompher des arguments que l'épicier lui opposait pour des raisons d'économie qui lui faisaient préférer la Faculté de Toulouse. Les premiers jours de janvier 1857, sa famille lui ayant accordé une pension mensuelle de cent francs, Gambetta, ayant pris sa première inscription, vint s'installer, non loin du Sénat, 7, rue de Tournon, à l'hôtel du même nom.



porter le dernier coup, qui lui fit pousser ce rugissement de foi : « Il dépend encore de nous de laisser la mauvaise fortune et de montrer à l'univers ce qu'est un peuple qui ne veut pas périr » ; qu'il s'agisse du dilemme devant lequel il plaça, un moment, le chef de l'État d'avoir à choisir entre la soumission et la démission, où l'on vit Mac-Mahon prendre parti de se soumettre ; qu'il s'agisse, en un mot, de tous ces gestes, de tous ces actes du grand patriote qui constituent sa prodigieuse existence, il ne s'en trouve pas un qui puisse être contenu dans le cadre étroit d'un simple article.

Force nous est donc de choisir dans la vie de Léon Gambetta, de quoi ne pas trop nous éloigner des règles qui nous sont tracées. Nous nous bornerons à n'entretenir le lecteur que des origines et des premières années du grand tribun.



Il se livra au travail avec passion, allant de l'École de Droit à l'École de Médecine, de l'École de Médecine au Collège de France, du Collège de France à la Sorbonne, prenant les moyens de s'instruire là où il les trouvait, discutant, interrogeant, discutant à l'exemple de son père dont l'éloquence faisait dire de lui qu'il « était plus beau parleur » que son fils.

Son vieil amour pour le *Système des contradictions économiques*, de Proudhon, le faisait pencher vers l'étude de la politique pratique, scientifique, d'observation. On le vit dès son arrivée à Paris conquérir les amitiés les plus sérieuses, par l'agrément et la logique de ses discours. Son biographe Barbou nous rapporte que Valette, l'une des autorités de l'École de Droit, lorsqu'il était plus d'une semaine sans voir son jeune élève, envoyait prendre de ses nouvelles et lui faisait demander s'il l'oubliait.

Gambetta, après avoir soutenu, en janvier 1860, sa thèse de licence, regagna Cahors, fatigué, malade. Il fut accueilli par sa famille avec la joie qu'on devine. Sa mère le soigna et le guérit. Ce ne fut qu'après sa guérison que son père, tenant le langage de la raison, évoquant les sacrifices qu'il avait dû s'imposer pour donner à son fils une brillante éducation, lui disant la joie que ses succès avaient fait naître, tenta de lui démontrer les périls que Paris faisait courir au jeune avocat. Il lui demandait de choisir entre une association dans son commerce d'épicerie qui prospérait au delà de ses espérances ou un emploi à la préfecture de Cahors.

Le refus du fils fut formel. La lutte qui devait avoir Paris pour théâtre l'attrait. Le débat entre le père et le fils n'en durait pas moins, dont on ne peut dire comment il se serait terminé si, la sœur de Mme Gambetta, Jenny Massabie, vieille demoiselle qui n'avait cessé d'avoir pour son neveu comme une sorte de culte, n'était venue trouver l'épicier et lui dire : — Vos raisons sont bonnes ; je comprends que vous cherchiez à retenir l'enfant ; votre fortune ne vous permet pas de l'entretenir à Paris pendant de longues années peut-être. Eh bien, je m'en charge, la semaine prochaine nous partons ensemble.

Elle fit comme elle dit, emportant avec elle le peu qui composait son mobilier de vieille fille et, dans son cœur, cette tendre affection à la chaleur de laquelle le jeune homme se donnait l'illusion de n'être pas privé de ce qu'il pouvait recevoir d'une mère.

On trouva, 15, rue Vavin, à Montparnasse, un humble logement de trois pièces. C'est là que Gambetta put trouver auprès de celle qu'il appelait sa « tata » de quoi se consoler lorsqu'il souffrait, de quoi espérer lorsqu'il doutait.

Jacques BOURGEAT.

Le reportage photographique accompagnant l'article de Jean CASSOU « Les derniers compagnons », que « Regards » a publié la semaine dernière, était de Juliette LASSERRE

Par le train

75% DE RÉDUCTION
A PARTIR DE LA 3^e PERSONNE
AVEC UN BILLET DE FAMILLE

RÉDUCTION DE 87,50 %
POUR LES ENFANTS DE 4 A 10 ANS

UNE CARTE peut être délivrée GRATUITEMENT à un membre de la famille pour lui permettre de voyager à DEMI-TARIFF et avant de partir qu'il le décide, entre la gare de départ et le lieu de séjour de la famille.

SNCF

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

regards

ABONNEMENTS

FRANCE COLONIES

3 mois : 18 fr. - 6 mois : 32 fr.
Un an : 58 fr.

Pays de l'Union postale :
6 mois : 42 fr. - Un an : 78 fr.
Autres pays :
6 mois : 54 fr. - Un an : 96 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. 50 en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ

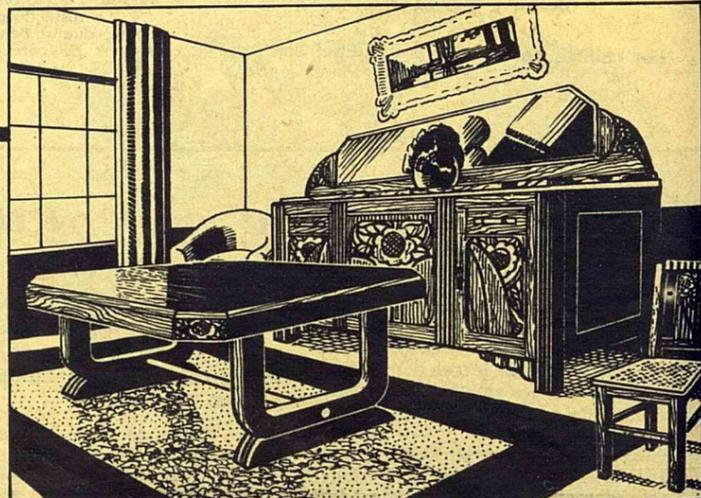
NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS

SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B

53, RUE DE CHABROL, PARIS - X.

Téléphone : TAITBOUT 56-87

Chèque postal : PARIS 1715-54



CHÈNE MASSIF 1.150

Sculpté dans la masse. Sacr. compl.

BON GRATUIT REG. 1.

à découper p^r recevoir le catalogue Album.

PARIS-AMEUBLEMENT donne les meilleurs avantages TOUT EN ACCORDANT LES PLUS LONGUES FACILITES

PARIS-AMEUBLEMENT
52 AVENUE D'ORLÈANS PARIS 14^e
MÉTRO MOUTON-DUVERNET - Tel. Ségur 86 46

Paris Ameublement la maison qui n'a pas deloya:

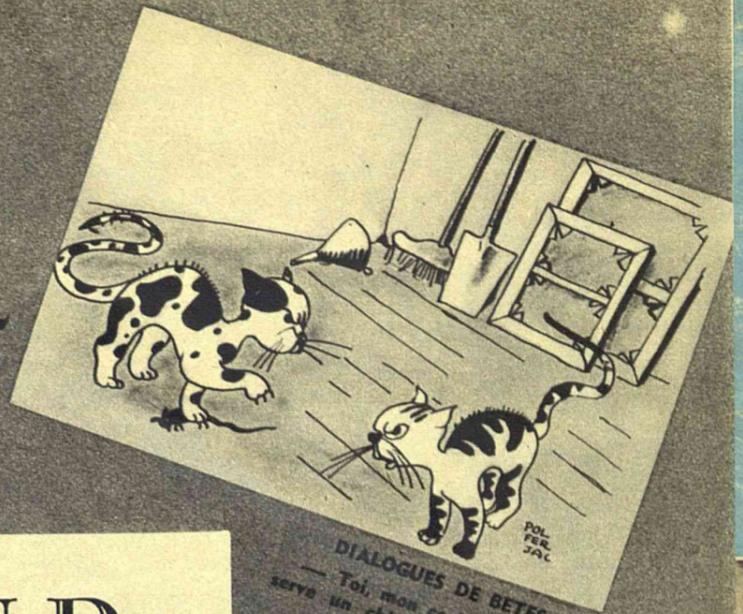
Publ. OPTA

SANS FILISTES

tous les dimanches, de 21 h. 15 à minuit, Paris-ameublement vous offre le concert de l'Européen sur l'Ile-de-France.

MAGASINS OUVERTS LE SAMEDI ET LE LUNDI TOUTE LA JOURNÉE

HUMOUR



DIALOGUES DE BETES
— Toi, mon cochon, je te ré-serve un chien de ma chienne.

WEEK-END

PERSONNAGES : M. Bouc.
M. Tournemou.
Mme Bouc.

Le décor représente la maison de campagne de M. et Mme Bouc, à Morzi-les-quatre-pieds.

Une petite baraque qui a les proportions d'une guérite de sentinelle.

La porte est coiffée d'une marquise ouvragée, sur laquelle des liserons font des tours de force. La fenêtre semble avoir été percée dans un mur de lierre. La cheminée est coiffée de métal, à la manière des preux de jadis.

Dans le jardin, des radis se tassent dans un coin, intimidés par une chicorée, toute fière de sa permanente.

La grille du parc est surmontée d'un clocheton sur le fronton duquel sont calligraphiés ces mots : « Mon père ».

J'habite au second ! Quelle vue superbe vous avez d'ici !

M. BOUC (avec un clin d'œil). — Je vous crois !... Je vois la petite bonne des voisins se déshabiller !

M. TOURNEMOU. — C'est un château féodal que l'on voit là-bas ?

M. BOUC. — Non, c'est l'usine à gaz.

M. TOURNEMOU. — Les environs ont l'air charmant !

M. BOUC. — Nous irons faire un tour après dîner, si vous voulez. Nous irons jusqu'à la route nationale voir passer les autos. Je connais un endroit épatant, très dangereux, où on ne reste pas dix minutes sans assister à un accident !...

M. TOURNEMOU. — Cela doit être très amusant !

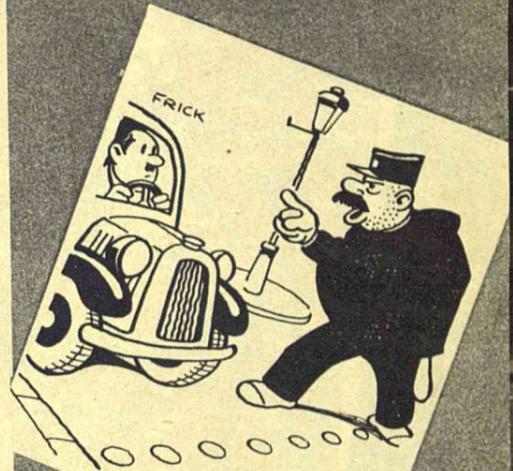
M. BOUC. — Passionnant ! On y passerait la nuit !

M. TOURNEMOU. — La nuit, c'est beaucoup !... A la campagne, j'ai l'habitude de me coucher avec les poules...

M. BOUC (à la bonne franquette). — Vous nous auriez dit cela plus tôt, on vous aurait dressé un lit dans le poulailler !...

Le rideau tombe sur les radis.

PICQ.



— Je vous ai de visu impliqué l'ordre. En arrière !... Vous ne comprenez pas le français !...



IL Y A MIEUX A FAIRE
— La charité, s'il vous plaît !
— Vous êtes fou ! Au moment où on va redevenir copain avec Mussolini.



— Au fait, on ne parle plus de Weidmann ?...
— Il a peut-être été libéré aussi ?



(M. Bouc fait accomplir à son hôte le traditionnel tour du propriétaire.)

M. BOUC. — Ici, ce sont des haricots. L'an dernier nous en avons récolté treize. Nous n'avons pas pu les manger parce qu'ils étaient pourris. Mais ils étaient quand même très gros.

M. TOURNEMOU. — C'est une consolation...

Mme BOUC. — Voyez mon fraisier !... il y poussait une fraise grosse comme ça !... Nous la couvions, nous la bichonnions, nous la dorlotions... Nous n'avons pas pu la manger parce que monsieur Bouc, ici présent (elle le foudroie du regard), sous prétexte de la mettre à l'abri des pucerons, l'avait enduite de pétrole... C'était une infection !

M. TOURNEMOU. — Ça vous aura évité d'attraper de l'urticaire. (Il rit bruyamment.)

M. BOUC. — Avez-vous vu mon cadran solaire ?

M. TOURNEMOU (admirant). — Très joli ! Il marche bien ?

M. BOUC. — Il marchait admirablement !... Il a été détraqué par la dernière éclipse !...

M. TOURNEMOU. — Il faudrait consulter un astronome !

M. BOUC. — Si vous voulez, je vais vous faire visiter la maison.

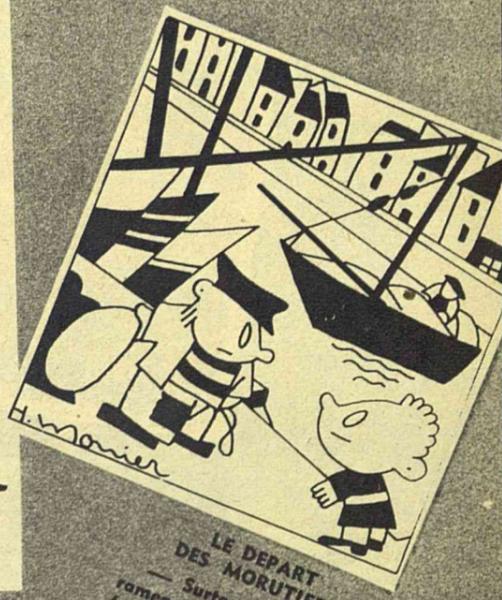
M. TOURNEMOU. — Avec plaisir !

Mme BOUC. — C'est cela, pendant ce temps je vais surveiller mon fricot.

(Ils disparaissent dans la maison.)

M. BOUC (apparaissant à la fenêtre du premier). — Vous n'avez pas le vertige ?

M. TOURNEMOU. — Je suis habitué,



LE DEPART DES MORUTIERS
— Surtout, tâche de ramener des marucs sans foie...

1 fr. 50
1. 75 BELGES
0. 35 SUISSE
24 pages

regards

FOIRE du TRONE



où retentit *La PARADE*

**COMBATS
de COQS**

chez les
GUEULES NOIRES

un reportage étonnant
de FRIED